

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Tzvetan Todorov  
Page F 5



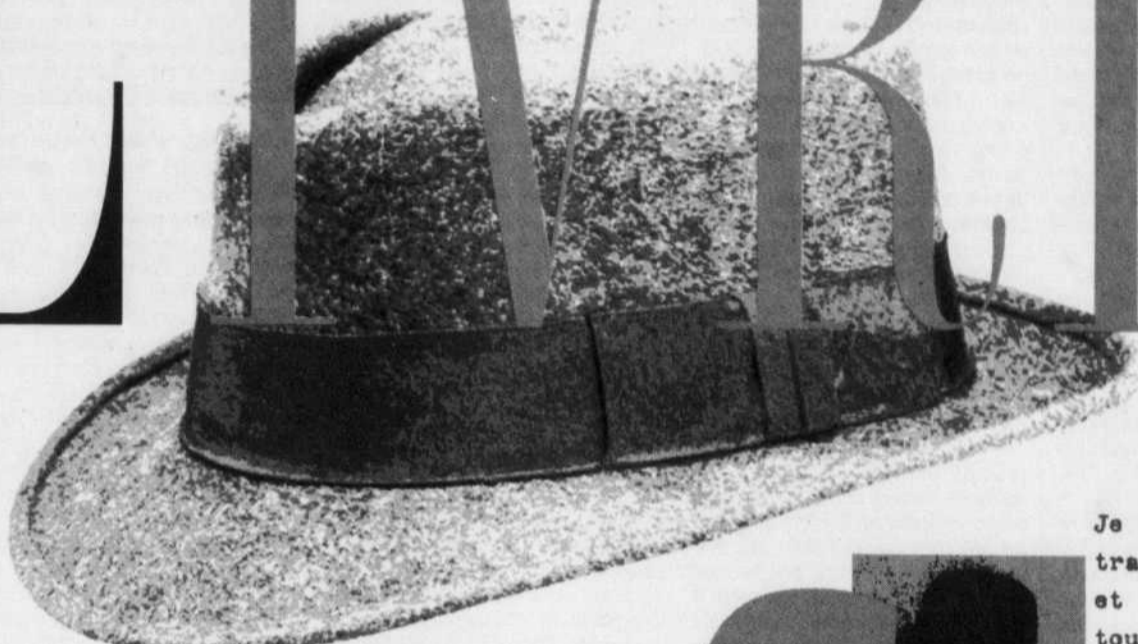
ESSAI

De l'enfant roi à l'enfant tyran  
Page F 7

LE DEVOIR

CAHIER  
F

# LIVRES



Je n'avais écrit les «Maigret» que comme transition entre mes romans populaires et ce que j'appelais alors mes «romans-tout-court», car je déteste le mot romans psychologiques.

## SIMENON: LA MISE À NU DE L'HOMME



si tout souci  
- Vous ave  
- Il est r... de jeuner. Ce matin  
- allées et venues dans cet  
- Quelle a été

MAIGRET GEORGES SIMENON  
ROMAN



Adieu à Simenon

Pékin: la détresse

L'année 2003 marquera le centième anniversaire de la naissance de Georges Simenon, père de Maigret, auteur de quelque trois cents romans, écrivain aux millions de lecteurs...

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

En février 1972, Georges Simenon termine *Maigret et M. Charles*. Ce sera le dernier de la série. Quelques semaines plus tard, il entreprend tout le rituel qu'il observe scrupuleusement depuis cinquante ans avant d'écrire un de ses romans durs. Il taille des crayons à mine de plomb, dispose des cartes géographiques, aligne un certain nombre de pipes. Après quoi, il s'attelle au plus important: l'enveloppe. Sur celle-ci, il inscrit le nom, la profession et l'âge respectifs de ses personnages, le tout augmenté de leurs caractéristiques. Le haut de l'enveloppe est coiffé du titre choisi: *Victor*. Simenon s'assoit, se saisit d'une feuille, adopte un crayon. Rien ne sort. Pas un mot, aucun verbe, même pas un banal article. C'est le vide! Et comme il n'est pas homme à louvoyer et encore moins à s'apitoyer, il ferme boutique. Le geste est définitif, sans appel. En

1973, il signera quelques dictées enregistrées sur magnétophone, il publiera surtout *Mémoires intimes* en 1981, mais aucun roman. Parce que ce jour de 1972 aucune odeur, aucune vision, aucun souvenir n'a aiguisé sa conscience, il a ressenti ce qu'il n'avait jamais éprouvé: l'angoisse de la page blanche. Être habité par celle-ci, c'était être dans l'obligation de jongler avec ce sentiment ou cet état avec lequel composent les littérateurs.

Peut-être bien que ce refus de l'obstination trouve son origine dans le commentaire que lui fit Colette au début de sa carrière. Après lecture de deux contes que Simenon lui avait proposés, alors qu'elle était directrice du quotidien parisien *Le Matin*, Colette lui martela ceci: «Surtout, pas de littérature!» Ce commentaire eut un tel impact sur le jeune Sim qu'il en fit en quelque sorte son mot d'ordre.



Dans les semaines qui suivirent cette rencontre, Simenon prit le parti de l'élagage. Afin de peaufiner son style, de l'aligner sur les canons fixés par Colette, Simenon cultivera le souci du mot juste et du verbe pesant. Du verbe balzacien qu'il affectionne depuis son adolescence. A cette époque de sa vie, il dévora en effet les romans du forgeron de la *Comédie humaine* ainsi que ceux de Gogol, Tchekhov, Tourgueniev, Hugo, Stendhal, Dostoïevski, surtout Dostoïevski et Gogol.

De ce parrainage, des tontons Balzac, Gogol et Dostoïevski, plus exactement de cette fréquentation aussi assidue qu'approfondie, le jeune Sim retiendra trois leçons... C'est pas ça! C'est mal dit! On recommence et on détaille.

Le passage obligé de cette revue de détails qui nous mène aux trois tontons et autres singularités de Simenon est le mensonge de sa... naissance! Il est arrivé au monde un vendredi 13 février en 1903. Sa mère, superstitieuse comme pas deux, concocte la fable suivante: sa naissance sera déclarée dans un autre temps que celui de la vérité.

Mais voilà, comme elle était par ailleurs une croyante fervente, une grenouille de bénitier, elle ne se pardonnera jamais ce qui était à ses yeux un affront au verbe divin. Résultat? A l'égard de Georges, elle sera toujours indifférente. A son endroit, elle affichera le profil de la détestation sobre du début jusqu'à sa fin. Son affection ou sa bienveillance, elle l'accordera avec constance au cadet de la famille, le pré-nommé Christian, qui, une fois adulte, choisira Hitler comme héros plutôt que Joséphine Baker. Il sera un collaborateur si pointilleux qu'il n'échappera à la prison qu'en fuyant en Afrique.

Le regard de la mère

Toujours est-il que Simenon recherchera la reconnaissance maternelle de sa plus tendre enfance jusqu'à la mort. Il n'essayera pas de la séduire, mais bien de l'épater.

VOIR PAGE F 2: SIMENON

... J'ai parcouru l'Afrique de long en large, non pas en touriste, car les touristes n'existaient pas encore à cette époque-là, mais à la recherche de ce que j'ai toujours appelé «l'homme nu», c'est-à-dire l'homme tel qu'il est au profond de lui-même.

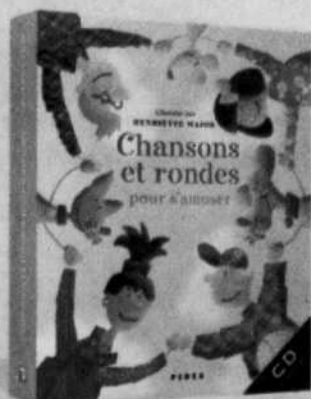
Vient de paraître:

PASSION SIMENON

L'HOMME À ROMANS

Jean-Baptiste Baronian et Michel Schepens  
Textuel  
Paris, 2002, 192 pages

F  
FIDES



Chansons et rondes pour s'amuser

Choisies par HENRIETTE MAJOR

La magie de l'enfance se poursuit...



LIVRES

SIMENON

L'homme aux dix mille femmes

SUITE DE LA PAGE F 1

En raison de ou à cause de ou grâce à — allez savoir! — ce vice de la mère, il sera excessif en tout. Mine de rien, cela nous ramène aux trois tontons. Car pour combler ce déficit affectif, il se réfugiera dans leurs œuvres. Il les fréquentera au plus près, disséquera leurs propos.

De Gogol, il retiendra la folie, ou plus précisément ce qui fait ou mène à la déstabilisation de l'humain. De Dostoïevski, il héritera, si l'on peut dire, cette attention que tout commentateur de la scène doit observer pour les bassesses, les mesquineries, les lâchetés qui font la soumission. De Balzac, c'est évidemment l'argent. De Balzac, c'est aussi la dimension physique de l'œuvre, le poids de celle-ci. En Balzac, il retrouvera une proche connaissance... Sa mère! Il ne s'agit évidemment pas d'Honoré, mais du roman qu'il a consacré à une certaine cousine Bette.

De temps à autre, au cours de sa longue et fructueuse carrière, Simenon refilera à madame Simenon des espèces sonnantes pour améliorer l'ordinaire. Des années plus tard, au milieu des années 60, il va voir maman. Elle l'amène devant une grande armoire. Elle l'ouvre. Elle soulève des draps. Elle en suture des billets, ses billets de Maigret, et lui dit: «Je ne veux pas de cet argent.» Et ce, après qu'il a tout tenté, après s'être mouillé même pour aider son frère nazillon comme le lui avait demandé maman. A l'endroit de Georges, madame Simenon s'est toujours comportée comme la cousine Bette, comme une peau de vache.

Cela étant, des trois tontons il retiendra autre chose, une leçon qui s'avérera fondamentale lorsqu'il sera confronté à ce moment où il faut confectionner le *modus operandi* de son œuvre. De quoi s'agit-il?

Tout doit être emmagasiné. Tout ce qu'on entend, tout ce qu'on voit, touche, sent, doit être stocké. Lorsqu'on est fermement décidé à accoster la vérité de l'homme nu, lorsqu'on entend ausculter tous les reliefs qui fondent celle-ci, veux, veux pas, on se met le poids du monde sur les épaules. On se met en état d'obligation. Celle du travail quotidien, constant.

Probablement qu'il y avait en lui un soupçon de jansénisme, une certaine inclination pour cette retenue toute nordiste. Ou inversement, un regard distant, mais non indifférent, sur le Sud. Tenez, les plats que mijote madame Maigret, les mesquineries, les lâchetés qui font la soumission. De Balzac, c'est évidemment l'argent. De Balzac, c'est aussi la dimension physique de l'œuvre, le poids de celle-ci. En Balzac, il retrouvera une proche connaissance... Sa mère! Il ne s'agit évidemment pas d'Honoré, mais du roman qu'il a consacré à une certaine cousine Bette.

André Gide, on le sait, a eu ce mot fameux: «On ne fait pas de littérature avec des bons sentiments.» C'est vrai. Comme il est peut-être tout aussi vrai qu'on peut en faire avec son contraire. Mais bon... Ce qu'il y a d'intéressant avec Gide, c'est l'admiration qu'il avait pour Simenon. Très tôt, celui qui était alors l'éminente grise de la république des lettres avait saisi l'importance de l'œuvre de Simenon. En lui, il voyait un homme qui un jour le... dépasserait! C'est fait.

Simenon a beaucoup écrit. Tellement que le volume — plus de 300 romans — en cache bien des qualités. De celle-ci, on soulignera une fidélité à lui-même. Conformément à sa devise, il s'est toujours efforcé de comprendre et de ne pas juger. Pour le reste, on ne cessera jamais de répéter cette remarque du doux Marcel Aymé: «Simenon, c'est Balzac moins les longueurs.»

Écriture et sexe: les deux obsessions de Simenon. Il avoue 10 000 aventures féminines. Autre bilan: deux mariages ratés, le suicide de sa fille, bonheur et tendresse découverts à l'aoutonne de sa vie. Et partout en filigrane: la mère du romancier.

JULES GHEUDE  
COLLABORATION  
SPÉCIALE

Il suffit de lire la bouleversante *Lettre à ma mère*, publiée en 1974, pour comprendre la situation: «Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien. Tous les deux nous avons fait semblant. [...] je me demande si tu ne m'as jamais pris sur tes genoux. En tout cas, cela n'a pas laissé de traces, ce qui signifie que ce n'est pas arrivé souvent. [...] Lors d'un de mes rares voyages à Liège, tu m'as regardé longuement avec une attitude soutenue, et tu as prononcé cette phrase que je n'ai pas pu oublier: — Comme c'est dommage, Georges, que c'est Christian qui soit mort. Cela ne voulait-il pas dire que, dans ton esprit, selon ton cœur, c'est moi qui aurais dû partir le premier? [...] Vois-tu, mère, tu es un être des plus complexes que j'aie rencontrés.»

Dans son analyse de «l'univers Simenon», le professeur Maurice Piron constate: «Le rôle de la femme est déterminant dans le réseau des rapports humains. Ici encore, par le répertoire des personnages féminins: mères, épouses ou veuves, maîtresses, courtisanes ou vieilles filles, on dispose d'un cadastre complet pour détacher les figures de proue, rechercher les stéréotypes de tel ou tel comportement (celui de la possessivité maternelle, par exemple). Non moins important est le circuit familial, étroitement lié au précédent. Les relations parentales engendrent souvent des situations conflictuelles qui débouchent à leur tour sur une thématique polarisée à ses extrêmes par l'image du père ou par l'image du clan.»

l'amour maternel sur un ton mineur, en revanche, Georges Simenon a toujours vibré d'affection pour son père. Certains l'ont d'ailleurs qualifié de «romancier de la camaraderie paternelle», tant il est vrai que, même sous-jacent, le thème revient fréquemment.

Derrière le célèbre commissaire Maigret, on retrouve en fait cette fameuse opposition père-mère. Et Simenon d'expliquer: «Mon père a été pour moi un exemple de sagesse avec, aussi bien pour les choses que pour les gens, pour les animaux que pour n'importe quoi, la même sympathie. Il aimait tout. Il aimait tout le monde. Voilà pourquoi j'ai pour lui une telle vénération et pourquoi aussi, quand j'ai voulu créer un personnage sympathique et comprenant tout, c'est-à-dire le personnage de Maigret, j'y ai mis, à mon insu, un certain nombre de traits de mon père.»

Le refuge dans le mariage

Dès 15 ans, âge où il entre à *La Gazette de Liège*, Simenon se sent «prêt à tous les excès, attiré par tout ce qui est trouble». Dès lors, pourquoi s'être marié? Lui-même fournit l'explication: «Pour moi, le seul moyen d'éviter une catastrophe était de chercher refuge dans le mariage.» Mais il y a aussi incontestablement cette angoisse de la solitude qui l'habite: «Je rêvais du couple, seule union dans laquelle j'avais envie, parfois une envie douloureuse de me fondre.»

En fait, avec Tigy, étudiante à l'Académie des beaux-arts de Liège, il s'agit davantage d'un attirance intellectuelle que d'un réel amour. Et lorsqu'il se retrouve plongé dans le contexte exaltant du Paris des années vingt, sa soif inextinguible d'érotisme lui fait multiplier les aventures, dont une avec Joséphine Baker, la célèbre danseuse noire.

Face à la «jalousie intransigente» de Tigy, Simenon ne peut que biaiser, recourir aux subterfuges. Au magazine *Marie-Claire*, il confie: «La femme jalouse est une plaie. Elle détruit la civilisation. C'est à cause d'elle que le divorce existe. Je le dis tout net: la femme doit se satisfaire de son rôle de compagne et ne pas contraindre l'homme à une fidélité physique qui n'a pour moi aucune importance.»

En 1945, pour fuir l'Épuration française — on lui reproche surtout son contrat avec la Continental Films, société à capitaux allemands —, Simenon se rend en Amérique. Il y restera dix ans. Sitôt arrivé, il se met en quête d'une secrétaire. Un éditeur lui recommande Denise Ouimet, une Canadienne d'origine québécoise. C'est de suite le coup de foudre, la liaison passionnelle. Mise devant le fait accompli avec la grossesse de Denise, Tigy finit par accepter le divorce. Amer, Simenon tire le bilan de ce premier mariage: «Combien de fois, combien de minutes ai-je senti que nous étions deux à penser, à sentir et à vivre au même rythme, presque de la même respiration? Jamais, je crois, et c'est bien pourquoi pendant toute cette période, je n'ai pas cru à l'amour, pourquoi aussi je multipliais les occasions de me distraire, que ce soit sur un continent ou sur un autre.»

Au cours des années soixante, alors qu'il s'est installé de façon définitive en Suisse, Simenon assiste à la lente dégradation du couple. En cause, l'alcoolisme de Denise, sa propension à vouloir briller, «que je voyais se transformer peu à peu en besoin de dominer». Une évolution qui perturbe

considérablement l'écrivain dans l'existence duquel une troisième femme est déjà entrée.

C'est à Milan, en 1961, que Denise engage Teresa comme femme de chambre. D'emblée, Simenon a l'intuition d'avoir enfin rencontré l'idéal recherché: la femme naturelle, sans fard, au contact de laquelle l'amour peut se traduire par «tendresse, paix de l'âme et de l'esprit, communion».

Auprès de Teresa, Simenon trouve la force de traverser ces années difficiles de confrontation avec Denise: «J'ai alors connu le véritable amour. L'intégration de deux êtres qui n'en font qu'un seul et qui sont capables de vivre ensemble pendant près de vingt ans, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.»

Avec Denise, il n'y aura pas de divorce, mais une séparation qui intervient au terme d'une longue et déchirante procédure juridique. Dans l'ombre, un enfant souffre. Ebranlée depuis l'âge de 11 ans par la vision d'une scène de masturbation à laquelle se livrait sa mère, Marie-Jo ne parvient pas à assumer son destin de femme. Et voilà à présent que pour se défendre, cette mère, par le biais d'un livre intitulé *Un oiseau pour le chat*, tente de salir celui auquel elle voue un amour réel: son père. Brisée moralement, elle décide d'en finir, le 19 mai 1978, en se tirant une balle dans la poitrine.

«Elle voulait avoir un amour total, une union totale. Je pouvais lui donner tout mon amour, toute ma tendresse, mais je ne pouvais tout de même pas aller jusqu'à l'amour physique», a expliqué Simenon au cours d'un entretien télévisé avec Bernard Pivot. Car c'était bien d'amour charnel que rêvait Marie-Jo. N'avait-elle pas demandé à son père, lorsqu'elle avait huit ans, de lui acheter un anneau d'or?

En novembre 1981, Simenon fera paraître son dernier livre: *Mémoires intimes*, suivi du très bouleversant *Livre de Marie-Jo*. On s'est longuement interrogé sur les motivations qui ont poussé l'intéressé, à un âge fort avancé et alors que la gloire n'était plus à établir, à ouvrir ainsi son jardin secret. Certains se scandaliseront de la démarche, y voyant la marque d'un exhibitionnisme indécent. Simenon a-t-il voulu riposter face aux dénigrements dont l'accablait Denise et qui venaient d'atteindre leur paroxysme, en septembre 1981, avec la sortie, sous le pseudonyme d'Odile Dessane, du *Phallus d'or*? C'est possible.

Mais nous croyons surtout qu'après avoir passé son existence à disséquer les autres, il a éprouvé le besoin de descendre dans ses propres abîmes. Peut-être est-il ainsi parvenu, à travers une sorte d'exorcisme, à accéder enfin à l'apaisement; un apaisement auquel Teresa est toutefois loin d'être étrangère: «Deux curiosités m'ont toujours habité: les femmes et les destinées humaines. Aujourd'hui, et depuis près de dix-huit ans, c'est-à-dire depuis que j'ai connu Teresa, je ne suis plus curieux des autres femmes, mais je continue à collectionner des destinées.»

Spécialiste de Simenon, Jules Gheude est également délégué de la Communauté française et de la Région wallonne de Belgique au Québec.

AUTRES TEXTES SUR SIMENON EN PAGE F 8.

Palmarès Renaud-Bray Le baromètre du livre au Québec du 11 au 17 décembre 2002

1	Biographie Qc	ROBERT PICHÉ AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLE	Libre Expression	7
2	Pratique Qc	LE GUIDE DE L'AUTO 2003	DUVAL / DUQUET	L'Homme	10
3	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2003	M. PHANEUF	L'Homme	5
4	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	7
5	Actualité Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2002	S. CHAPLEAU	Boréal	5
6	Roman Qc	UN HOMME ET SON PÉCHÉ	C.-H. GRIGNON	Stanké	7
7	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2003	F. CHARTIER	Flammarion Qc	6
8	Jeunesse Qc	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	26
9	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 2	N. LESTER	les Intouchables	5
10	Polar	IF BUILT A HOUSE...	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	3
11	Roman Qc	LIFE OF PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada	8
12	Roman Qc	CATALINA ♥	G. GOUGEON	Libre Expression	10
13	Guide Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2003	BEAUCHEMIN/RENAUD	Voir	5
14	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livre & DC)	H. MAJOR	Fides	9
15	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont	94
16	Polar	VOYAGE FATAL	K. REICHS	Robert Laffont	9
17	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	35
18	Essais Qc	PAROLES D'HOMMES	M. BRUNET	Qc Amérique	8
19	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 2 <sup>e</sup> partie	D. GABALDON	Libre Expression	6
20	Roman	LA RUE DE L'ESPOIR	G. STEEL	Pr. de la Cité	8
21	Roman Qc	CHERCHER LE VENT ♥	Gaillaume VIGNEAULT	Boréal	59
22	Psychologie	LES VILAINS PETITS CANARDS ♥	B. CYRULNIK	Odile Jacob	89
23	B.D.	NID PADDLE, t. 8 - Paddle... my name is Kid Paddle	MIDAM	Dupuis	2
24	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	les Intouchables	55
25	Jeunesse Qc	LE PIANO MUET (Livre & DC) ♥	Gilles VIGNEAULT	Fides	6
26	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1 - Gabrielle ♥	M. LABERGE	Boréal	105
27	Esotérisme	LE RÊVE ET SES SYMBOLES ♥	M. COUPAL	de Mortagne	17m
28	B.D.	THORGAL, t. 27 - Le Barbare	VAN HAMME/ROSDEN	Lombard	4
29	Jeunesse	LE DICO DES FILLES	D.-A. ROUYER	Fleurus	4
30	Sc. Fiction	L'ARBRE DES POSSIBLES ♥	B. WERBER	Albin Michel	5
31	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE ♥	COLLECTIF	Marabout	35
32	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	54
33	Roman	PAS DE NOËL CETTE ANNÉE	J. GRISHAM	Robert Laffont	5
34	Jeunesse Qc	RACONTE-MOI LA NOUVELLE-FRANCE... ♥	FOURNIER/RAYMOND	Rose-films	8
35	Roman Qc	CAP-AU-RENARD	L. PORTAL	Hurtubise HMN	11
36	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	115
37	Roman	SANAQA	M. NAPPALUK	Stanké	8
38	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE I ♥	M. MOORE	Boréal	9
39	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	16
40	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2003	COLLECTIF	Boréal	10
41	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	48
42	Photos	LE SIÈCLE ♥	COLLECTIF	Phaidon	4
43	Jeunesse	ARTEMIS FOWL, t. 2 - Mission polaire	E. COLFER	Gallimard	8
44	Arts	LA TERRE VUE DU CIEL ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	159
45	Jeunesse	ARTEMIS FOWL, t. 1	E. COLFER	Gallimard	63

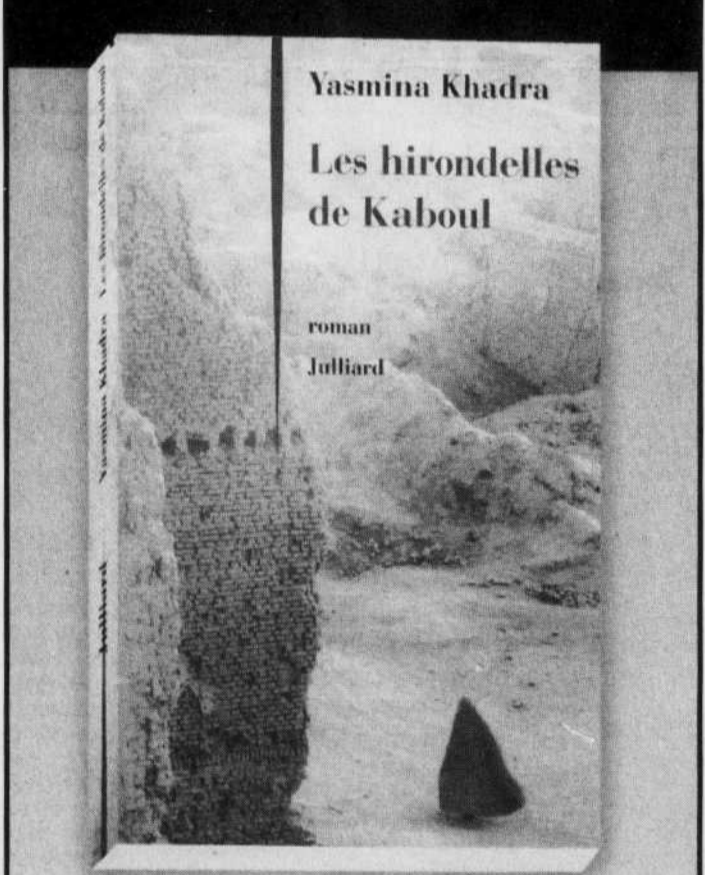
Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir. 24 succursales au Québec. Pour commander: (514) 342-2815 www.renaud-bray.com

SOLDE D'APRÈS NOËL LE 26 DÉCEMBRE

AUCUN ÉCHANGE LE 26 DÉCEMBRE -20% sur tous les articles à prix courant

Encore deux jours! Renaud-Bray versera 1\$ par article\* à la grande guignolée

Yasmina Khadra



Un roman éblouissant

«Écrivain de la détresse et de l'exaction, il manie l'art de juxtaposer la douceur et la brutalité, la compassion et le cauchemar.»

Guylaine Massoutre, *Le Devoir*

«Un cri déchirant au cœur de la nuit de l'obscurantisme.»

Le magazine littéraire

«Dans un style regorgeant de trouvailles linguistiques, où le français est sans cesse enrichi par la langue et la culture arabes, Yasmina Khadra a su prouver que, si le drame de l'intégrisme religieux islamiste résiste aux analyses et au manichéisme, celui-ci peut trouver une explication dans la fiction.»

Elias Levy, *La Presse*

«Yasmina Khadra met toute son efficacité narrative au service d'un conte effrayant et sublime [...]. On sort chancelant de ce livre.»

Le Point

Julliard

LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

Un numéro dirigé par Bertrand Laverdure des textes de Paul Chamberland Christian Mistral André Phaneuf José Acquelin Robert Fortin Corinne Laroche François Tétrau Jean-Marc Desgent Francis Catalano Michael Delisle Stéphane Despatie Sylvie Bérard Élisabeth Vonarburg Jean Pierre Girard Martin Gagnon Bertrand Laverdure Isabelle Miron

Finaliste au Grand Prix du Conseil des Arts de Montréal 2002

COUPON D'ABONNEMENT

4 NUMÉROS PAR ANNÉE (TAXES INCLUSES) PRIX AU NUMÉRO: 10 \$

Nom: ..... Adresse: ..... Tél.: ..... Je m'abonne à partir du numéro: .....

1 an: 30 \$ 2 ans: 55 \$ (abonnement régulier) 100 \$ (institution)

MŒBIUS, 2200 rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec) H2H 1N1 Tel. et Téléc.: (514) 597-1606

## LIVRES

ROMAN

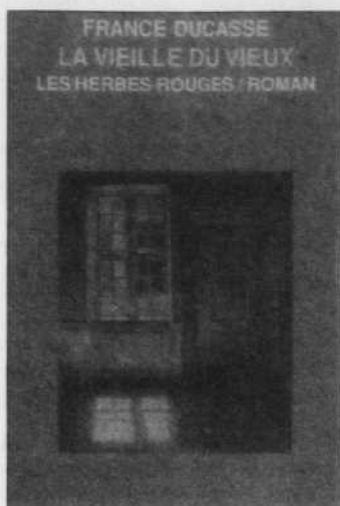
## Les poreuses frontières du réel

CATHERINE MORENCY

Depuis son premier roman, *Du lieu des voyages*, paru à L'Hexagone en 1983, France Ducasse n'a cessé d'inspirer les critiques de son œuvre, qui ont vu en celle-ci une maîtrise surprenante de l'écriture romanesque, cette forme qu'enrichit depuis vingt ans l'auteur pour cerner les contours d'une vie baignée par le rêve. Dans *La Vieille du vieux*, son cinquième roman publié récemment aux Herbes rouges, la romancière renoue avec une écriture du mystère, forgée à même le souvenir, le conte et le merveilleux.

Rue Ferland, dans le Vieux-Québec, vivent deux créatures dont les traits ressemblent à ceux de personnages de contes bien plus qu'aux formes — physique et mentales — humaines: une vieille, très vieille femme, portant le nom d'Octavia Delamanon, habitant, depuis la naissance du quartier semble-t-il, une maison plusieurs fois centenaire; puis son voisin, Jean-Cri, homme introverti à l'extrême, qui déambule jour et nuit dans les rues de la ville vêtu d'oripeaux usés à la corde, parlant à un interlocuteur imaginaire, sinon à lui-même. Étrangement, ils passeront des années à s'observer d'une fenêtre à l'autre, sans oser se parler. Puis un jour, à la suite d'un événement anodin, ils entameront une conversation futile, qui scellera pourtant le début d'une longue et intense complicité.

Amalgame de dialogues, de contes et de digressions puisées à même les registres du merveilleux, *La Vieille du vieux* est un périple à travers l'imaginaire d'une aïeule qui a décidé de fonder sa propre éternité sur les assises du conte. Ainsi passe-t-elle ses longues journées à mettre au monde et à élever des êtres d'ombre, de vent et de sommeil, qui pour elle sont aussi vivants que toute créature terrestre. «*Bien que nous soyons vigilants, des choses nous échappent*», lance-t-elle à Jean-Cri comme une formule magique qui serait, en même temps, un présage des mondes parallèles qui lui se-



ront accessibles s'il accepte de pénétrer son univers fantasmagorique. Quête qu'il entreprendra non sans un certain scepticisme, avant que de renoncer, comme sa guide, à voir les choses sous le prisme unidimensionnel de la réalité. «*Il a suffi que Jean-Cri entrevoie une ombre pour que les rêves parlent, les portes s'ouvrent, les murs s'écartent, les armoires se confient.*»

À mi-chemin entre le roman et le récit, tirant simultanément les ficelles de l'intime et du fantastique, l'ouvrage de Ducasse ne manquera pas de déconcerter les amateurs de narrations linéaires et perdra peut-être l'intérêt des lecteurs davantage intrigués par la vie matérielle, palpable, que par ses filiations avec les sphères de l'imaginaire et du surnaturel. Évoquant les dispositions de sa protagoniste, la romancière rappelle en épilogue que «*refaire le monde est une tentation bien futile pour qui a beaucoup rêvé*». Comme s'il importait d'habiter le monde entièrement — en terres civilisées mais aussi dans ses confins les plus obscurs — plutôt que de tenter d'en reformuler l'essence avant que de l'avoir saisie.

LA VIEILLE DU VIEUX  
France Ducasse  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2002, 158 pages

Marie-Andrée Lamontagne  
Le Devoir

Une haute conception de la poésie fait de celle-ci non pas un ornement, ni l'irruption de l'inouï dans l'uniformité des jours, mais un mode de connaissance, ni plus ni moins opérant que l'intelligence qui s'emploie à comprendre, que la foi, ajouteront d'autres, occupée à ressentir. Sans dépouillement, la foi et l'intelligence ne sont qu'orgueil. L'intuition n'y a aucune place, ni l'instinct, ni l'abandon. L'esprit s'enchant de ses trouvailles, sans savoir qu'elles sont peut-être la marque de ses limites.

Réunis par la volonté éditoriale d'une collection («*Vis-à-vis*», aux Éditions Trait d'union), des poèmes de Michel Camus et de David Cantin viennent de paraître sous le double titre de *Poétique de notre lumineuse ignorance* et *Le Cœur noir de la parole*. La voie de la connaissance sera ici celle de l'interrogation et du doute, qui précèdent tous deux d'une sage, d'une «docte» ignorance, dont l'acte créateur, à bon droit, peut se réclamer.

Dans la grande fresque de la Villa des mystères, à Pompéi, la scène dite de la révélation n'occupe qu'un des panneaux, et encore, sans traitement particulier, comme si l'accès à la connaissance importait moins que le chemin y menant. C'est ainsi que les poèmes de Camus s'ouvrent sur plusieurs interrogations, dont il serait vain d'attendre les réponses. Il s'agit surtout de se mettre en route, d'apprendre à vivre. La tâche a sa figure de style; c'est l'énumération: «*Le jeu, le jouir / la jouvence*

et la joie / de lire, d'écrire / de vivre, d'aimer / de désaimer / de mourir / de renaitre / et d'entrevoir / le sourire / du Sphinx». A quoi répond Cantin, comme en écho, dans un mouvement plus délié: «*l'odeur, la plénitude, le dialogue, la saison sont / autant de mots à vivre*».

La juxtaposition au sein d'un même recueil d'univers poétiques différents, qui se rejoignent parfois dans leurs visées, enrichit l'un et l'autre, en invitant à une lecture faite de correspondances et d'écart. Quarante ans séparent ces deux poètes. Mais même ce faible intervalle disparaît devant la verticalité de vers qui, tout en faisant appel à un langage propre, n'ont de cesse d'engager le dialogue avec quelques poseurs d'énigmes: Marteau, Adonis, Maître Eckart et d'autres pour Camus; Novarina, pour Cantin; mais aussi, au premier chef, avec soi, longuement interrogé et se dérobant.



CARREFOURS

La juxtaposition au sein d'un même recueil d'univers poétiques différents enrichit l'un et l'autre, en invitant à une lecture faite de correspondances et d'écart

Au centre du cercle fraternel ainsi formé, le poème s'élève. Dans les grandes forges de Camus, il surgit de la matière ignée et, sur l'enclume, le poète martèle de subtils retournements: «*Poésie de ne pas savoir / qui / tu es / au vif du cœur / de qui / tu n'es pas*». Sous une apparente stabilité, le parallélisme de la construction désarçonne le sujet poétique, lui enlève son assurance et le prépare à une traversée des apparences aux échos alchimiques. Au cours du voyage, de longues périodes de sommeil alterneront avec les visions du poème, son silence, l'attente qu'il impose, ses révélations. «*Le pire n'est jamais / la mort / mais notre narcissique refus / de mourir*», écrit Camus.

## Retour à soi

Aussi la mort a-t-elle «*le sourire de l'ange de Chartres*» qui sait, lui, les passages et leurs ouvertures au-delà. À sa douceur répondent les arabesques que dessine, sur le sol, «*l'entité d'amour*», ni homme ni femme, que forme le couple dansant le tango, réconcilié dans ses contraires, et qui clôt la partie Camus de ce recueil à deux voix. Car c'est dans le deux que s'éprouve l'individu, le «qui» scruté avec insistance et se refermant sur son mystère, intact.

## Un autre visage donné à soi

Chez Cantin, au passage, ce deux est devenu un tu. Par son truchement, le poème se fraie un chemin vers la connaissance. L'autre est observé, exposé, saisi, dévoilé, pressé de questions, même s'il lui arrive de n'être en définitive qu'un autre visage donné à soi. Le poème se fait admonestation, rumination d'un réel obstinément opaque. De manière révélatrice, il met souvent en scène un «deux» brisé, presque blessé: «*La pauvreté fait défaut comme l'amour maladroit*».

Ayant d'emblée lui aussi renoncé à toute certitude, il s'avance, claudiquant, tâtonnant, comme si la fêlure était porteuse de sens. Mais tout aussi bien le manque, la cassure, autant de mots qui, chez Cantin, marquent l'étendue du territoire où l'esprit accepte de s'engager, au risque de se perdre, s'il ne savait aussi y trouver «*le cœur noir de la parole*», ce que confirme, par moments, l'éclat terrible de certains vers particulièrement réussis: «*Tout est redite, sacrifice, abolement et matière*».

De la sagesse amère de *L'Éclésiaste*, Cantin aurait donc rete-

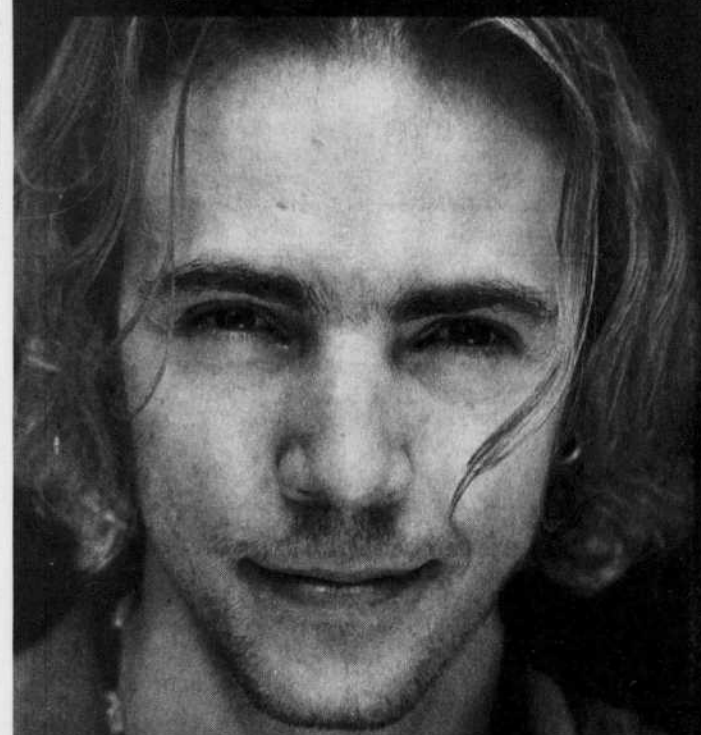


nu la leçon, même si la jeunesse, en lui, toujours insiste: où? pourquoi? comment? Pas plus que ceux de Camus, les poèmes de Cantin n'apportent de réponses. Ils marquent les jalons d'une quête de sens qui, d'Eleusis au Tabor, aura emprunté de nombreux détours, pour ramener à soi — immortel, peut-être.

POÉTIQUE DE NOTRE LUMINEUSE IGNORANCE  
Michel Camus

LE CŒUR NOIR DE LA PAROLE  
David Cantin  
Trait d'union, coll. «Vis-à-vis» / Les Éditions Lettres vives  
Montréal/Castellare-di-Casinca, 2002, 96 pages

Trois fois primé en 2002



Guillaume VIGNEAULT

CHERCHER LE VENT

Prix France-Québec  
Jean-Hamelin

Prix Ringuet

Prix France-Québec  
Philippe-Rossillon

Roman  
270 pages  
22,50 \$

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca



Le récit sobre et émouvant d'une survie.

Wladyslaw Szpilman  
**Le Pianiste**  
L'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie 1939-1945  
récit

LE FILM DE ROMAN POLANSKI  
**PALME D'OR CANNES 2002**  
Grand prix des lectrices de ELLE 2002  
Élu meilleur livre de l'année 2001 par LIRE  
Robert Laffont

L'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie de 1939-1945

«*Pudique, sobre, très distancé et exempt du moindre sentiment de haine ou désir de vengeance, le récit narré par Wladyslaw Szpilman est un vibrant hymne à la vie et une admirable leçon de courage face à l'adversité.*»  
Elias Levy, *La Presse*

Le film sortira à Montréal le 25 décembre

TVA FILMS  
Robert Laffont

NOUVEAU

TOUS LES PAYS DE A À Z

ATLAS ENCYCLOPÉDIQUE MONDIAL

TOUS LES PAYS DE A À Z

TOURISME ÉCONOMIE POLITIQUE DÉFENSE SANTÉ ÉDUCATION MÉDIA POPULATION HISTOIRE ENVIRONNEMENT CRIMINALITÉ

ATLAS encyclopédique mondial  
736 pages - 49,95 \$

Une banque de données historiques, géographiques, économiques et politiques sur le monde et ses 192 pays.

600 cartes  
5 000 schémas  
129 chronologies

Le monde à portée de mains, pour tous!

EN VENTE PARTOUT Libre Expression  
QUEBECOR MEDIA

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La mort proche, en trois temps

C'est sans doute de propos délibéré que Nicole Houde écrit des romans qui présentent une voix à ceux qui n'en ont pas souvent: les vieillards (dans *Les Oiseaux de Saint-John Perse*) ou les déficients mentaux (dans *La Chanson de Violetta*), des laissés-pour-compte qu'elle veut élever au statut de personnages. Voici donc une œuvre qui, pour une part tout au moins, se voue à la compassion, au risque de verser dans la sensiblerie. Les bons sentiments sont là, à n'en pas doubler, qui ne font pas pour autant de la mauvaise littérature.

Dans ce livre-ci, c'est la mort proche dont il est question, celle qui guette ces gens dont on dit qu'ils sont en phase terminale d'une maladie. Une mort racontée selon trois perspectives différentes, quoique sur un registre assez uniforme que les habitués de l'œuvre de Nicole Houde reconnaîtront sans peine. On retrouve en effet dans *Une folie sans lendemain* ce mélange parfois surprenant d'un réalisme assez efficace et d'un lyrisme poétisant, moins heureux, qui véhicule tant bien que mal des symboles, des archétypes ou quelque «vérité» universelle.

Dans la première partie, de loin la plus longue du livre, une femme condamnée se raconte. Son médecin vient de lui annoncer brutalement qu'elle est atteinte d'un cancer du sein, diagnostiqué trop tard. Les traitements sont inutiles. On ne pourra que soulager sa douleur. Céline refuse les médicaments. C'est sa façon à elle de choisir sa fin, comme de retourner au village où elle a grandi, à l'Anse Saint-Jean. Elle renouera avec une sœur, avec un cousin et tentera de retracer son histoire familiale.

De son passé, on n'aura cependant qu'un aperçu, assez flou. La famille, laissée-elle entendre, avait été frappée d'une malédiction. Celle de la folie, peut-être, qui lui avait valu l'ostracisme de l'entourage. Le père aura été un quasi-fantôme, que sa femme surnommait «le



Robert Chartrand

Disparu» sans en éprouver grand chagrin. Restent une grande sœur retrouvée, un cousin, et surtout la figure troublante de la mère, morte tragiquement, avec qui Céline essaie de se trouver des affinités à retardement.

Cette mère fantasque, qui de toute évidence n'avait rien d'une passionaria, avait lu par hasard *Réforme ou révolution* de Rosa Luxemburg, auquel elle était demeurée accrochée même si, selon la narratrice, elle n'y avait probablement rien compris. Comme pour lui faire écho, Céline, elle, au fil de son récit, interpelle la femme de Karl Marx, Jenny, «cette rêveuse qui a porté en elle toute la terre comme une prière sauvage», qui a notamment servi de secrétaire à son communiste de mari et en qui ladite Céline semble deviner une sœur spirituelle, dont elle fait sa confidente imaginaire. Ces deux femmes célèbres deviennent ici de bien étranges repères, dont on voit mal les affinités avec les personnages de la mère et de la fille du livre de Houde.

Ce qu'on connaît de Céline, ce sont davantage ses sentiments et ses goûts que sa vie présente ou passée, ses souvenirs étant évoqués brièvement, et avec un certain flou. Elle a une fille qu'elle aime, elle enseigne pro-

bablement puisqu'il est fait allusion, une seule fois, à ses étudiants. C'est lorsque Céline décrit sans détours ses malaises, ce corps qui la trahit inexorablement, qu'elle existe le plus fortement comme personnage. Alors que le cancer, qu'elle a baptisé «la bête», la dévore.

Le reste se perd dans l'évanescence ou dans l'anecdotique. Ainsi en est-il de la poésie qu'elle dit avoir aimée. Elle cite les noms de Marie Uguay, de Gaston Miron, de Jean-Paul Daoust; des vers de Michel Garneau, une phrase d'Hélène Dorion ou de Robert Lalonde. On devine là son estime pour ces auteurs, mais encore? Est-ce à dire que la poésie aide à supporter la souffrance ou à comprendre le monde? Mystère...

On saura cependant que c'est grâce à la poésie que Céline s'est liée autrefois d'une amitié indéfectible avec Lise, qui est la narratrice de la deuxième partie, très courte, du livre de Houde. Ce n'est pas rien puisque c'est là que se trouve le meilleur d'*Une folie sans lendemain*. Sur moins de dix pages, Lise raconte les derniers moments qu'elle a passés avec Céline, de même qu'un pèlerinage qu'elle fait à la demande de celle-ci à l'oratoire Saint-Joseph. Dans son délire, alors qu'elle approche la mort, Céline dit à Lise: «Tu ne peux pas te figurer quelle humilité effrayante me saisit et m'arrache à tout, à tout!»; puis, se rappelant la conversation de deux femmes, entendue dans une salle d'attente quelques semaines auparavant, où il était question des pouvoirs miraculeux du frère André, elle supplie son amie d'aller prier pour elle.

C'est «une folie, sans doute», note Lise, et qui n'aura pas de lendemain. Ni elle ni Céline ne semblent d'ailleurs croire aux miracles. Mais l'amie de la mourante, à la vue de ces pauvres gens venus implorer leur guérison, trouve pour les décrire des accents d'une belle justesse: «On prie, on jette son cœur dans une église qui devient l'univers durant quelques minutes [...] là où on a supplié, on a laissé des traces de son âme.»

Aux toutes dernières pages du livre de Houde, on lira deux lettres, signées «Nicole», adressées à une comédienne. Il s'agit, selon toute vraisemblance, de Charlotte Boisjoli, emportée par un cancer en 2001. Pendant qu'elle agonisait à l'hôpital, puis un an plus tard, cette Nicole — Houde, sûrement — raconte l'amie précieuse, la femme au grand cœur qu'elle a perdue. Il y a peu à dire de ces lettres, qui sont de l'ordre de l'autobiographie; mais on prend acte de l'affection que la romancière vouait à cette comédienne de grand talent.

Ces deux «récits suivis de lettres» n'ont pas la prétention de former un roman. Il s'agit en tout cas d'un livre composite, dont la partie la plus longue, à cause du flou de l'histoire et de la grandiloquence du ton, gêne le propos. On a peine à accompagner cette femme qui a choisi sa mort de même qu'à la suivre dans la réappropriation de son identité.

robert.chartrand5@sympatico.ca



UNE FOLIE SANS LENDEMAIN

Nicole Houde  
Éditions de la Pleine Lune  
Montréal, 2002, 104 pages

DANS LA POCHE

## De bons onguents dans de petits pots

JOHANNE JARRY

Antoine pense trop. Il souffre d'une maladie peu commune: excès de lucidité. Quel remède administrer à ce mal qui le ronger? Les antidépresseurs, l'alcool, l'argent? Antoine explore ces avenues chaque fois déterminé à guérir de son intelligence... Le surprenant roman *Comment devenir stupide* (J'ai lu), de Martin Page, exprime non sans humour le mal de vivre d'un personnage sensible que fait souffrir son sens critique.

Le roman *Sur le départ* (10/18), de Magnus Mills, penche lui aussi du côté de la satire sociale, mais en plus absurde. Avant de prendre

la route pour l'Inde, un jeune homme s'arrête quelque temps dans un camping, histoire de profiter des derniers beaux jours d'été dans la campagne anglaise. Le propriétaire lui offre le gîte s'il consent à faire de petits travaux. Le jeune homme prolonge son séjour et les tâches qu'on lui confie sont de plus en plus importantes. Reprendra-t-il la route? Magnus Mills sait faire surgir l'inquiétant dans ce qui semble familier. On trouve une matière plus introspective dans *Un week-end dans le Michigan* (Points). Ce roman de Richard Ford relate trois jours dans la vie d'un homme seul, divorcé, qui aurait pu écrire au lieu

d'être journaliste sportif. Un «road roman».

Autres temps

Qu'on ait vu ou non le film *Je suis Dina*, les trois tomes du *Livre de Dina* (10/18), de Herbjörg Wassmo, sont tout ce qu'il y a de plus recommandable. Cette belle saga norvégienne met en scène une jeune femme fantasque accidentellement responsable de la mort de sa mère. Là où les éléments et les passions se déchangent, la plume de l'auteur reste sobre: un contraste qui a du style. «J'aime à imaginer que le lecteur familial avec l'une ou l'autre des «Pension Velder» présentées sur

nos ondes renaîtra à ses propres souvenirs, en lisant cet ouvrage qu'il m'a fait l'honneur de se procurer», écrit Robert Choquette dans l'avant-propos de son roman *Elise Velder* (BQ). Les aînés pourront retrouver les personnages entendus à la radio et vus à la télévision, quinze ans plus tard. Quant aux plus jeunes, ils ont l'occasion de découvrir un texte qui a captivé la population québécoise. Le roman *La Belle Embarquée* (PCL/Petite Collection Lanctôt), de Sylvain Rivière, convie le lecteur à un autre moment historique en racontant comment des fils de déportés acadiens, réinstallés à Pasbébiac,

doivent lutter contre de puissants patrons. Ce livre a reçu le prix France-Acadie en 1994.

La famille Fante

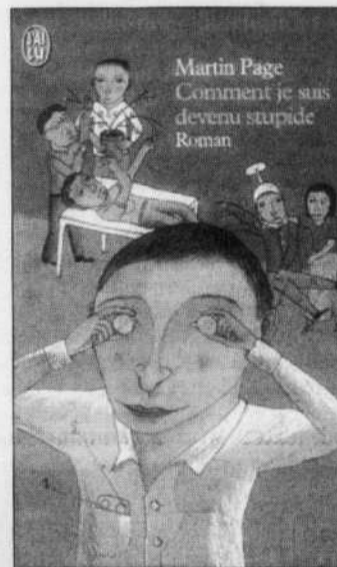
La vie de John Fante est au cœur de son œuvre. Le lecteur curieux d'en apprendre davantage sur celui dont la voix a marqué la littérature américaine peut lire la biographie de Stephen Cooper, *Plein de vie* (10/18). En cours de travail, Cooper a trouvé des nouvelles inédites dans un tiroir chez Fante; les voici réunies dans le recueil *Grosse faim* (10/18). Le lecteur familier de l'œuvre voit dans ce qui ressemble davantage à des ébauches qu'à des textes finis comment les histoires de Fante prennent forme, se transforment. On peut compléter cette incursion plutôt biographique avec *En crachant du haut des buildings* (10/18), le deuxième roman de Dan Fante, un des fils de John Fante.

Vies d'artistes

Le populaire Michel Serrault répond généreusement à l'affection que lui témoigne le public en lui racontant sa vie dans... *Vous avez dit Serrault?* (Pocket), une édition de poche soignée et abondamment illustrée. Il n'était pas question pour Sarah Bernhardt de laisser à d'autres le soin d'écrire sa biographie. L'actrice devient auteure et livre *Ma double vie* (Phébus libretto). Celle qui fit scandale surtout parce qu'elle refusait les conventions est aussi une fine observatrice et rend bien compte d'une époque frileuse, particulièrement à Montréal où son passage provoqua la colère de l'évêque de la ville...

La peintre Berthe Morisot a elle aussi marqué son époque, et en particulier Edouard Manet à qui elle servit souvent de modèle. Dominique Bona lui consacre une biographie plutôt impressionniste: *Berthe Morisot. Le secret de la femme en noir* (Le livre de poche), un ouvrage qui aurait tout de même gagné à représenter les tableaux de cette peintre.

William Boyd, lui, s'est amusé à imaginer la biographie d'un personnage qu'il a inventé à partir de photos et de faux témoignages. *Nat Tate* (Points) retrace la mystérieuse et courte vie d'un peintre américain dans les années cinquante. Son texte crée une impression de réalité; toutefois, celle-ci ne confond pas le lecteur, sans doute parce que Boyd ne donne pas suffisamment de profondeur à son peintre pour faire croire à son existence.

Sarah Bernhardt  
Ma double vie  
Phébus librettoMartin Page  
Comment je suis devenu stupide  
Roman

Matières à cogiter

Pour ou contre les contes de fées? Encore aujourd'hui, on les conteste parce qu'ils ne reflètent pas la réalité ou parce qu'ils sont trop violents. L'essai de Bruno Bettelheim *Psychanalyse des contes de fées* (Pocket) a suscité de vifs débats lors de sa parution en 1976. Son propos vieillit bien; il incite le lecteur à reconsidérer l'importance de ces contes et rappelle combien il importe de transmettre des récits aux petits.

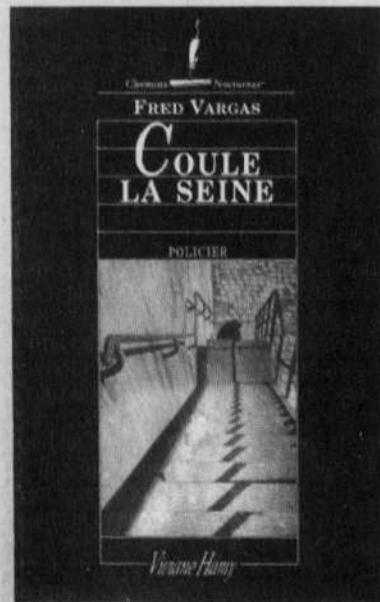
Présentations de la philosophie d'André Comte-Sponville pourrait servir de porte d'entrée à de jeunes lecteurs curieux d'explorer comment des philosophes pensent la mort, l'amour, la liberté et d'autres grandes notions. Aussi, trois titres de Jean-Claude Guillebaud réunis dans un coffret: *Le Principe d'humanité* (Points), *La Tyrannie du plaisir*, *La Refondation du monde*. L'auteur met en question les nouveaux enjeux scientifiques, la moralité sexuelle et les valeurs qui définiront le monde de demain.

Bas de Noël

Pour littéraires engagés, *Les Voix de la liberté* (Points), de Michel Winock, dans lequel ce dernier montre comment Balzac, Sand, Michelet, Flaubert et plusieurs autres écrivains ont lié la littérature à la politique. Pour aventuriers, une équipée en mer avec *Jeunesse* (Folio), de Joseph Conrad, et un voyage en Argentine avec *Sous le vent de la pampa* (Petite bibliothèque Payot), de William Henry Hudson, un naturaliste que Joseph Conrad admirait. Pour névrosés, l'implacable logique de Snoopy dans *Il est temps de changer*, *Charlie Brown* et *Courage, Charlie Brown* de Charles M. Schulz (Rivages poche). Pour dents dures, l'histoire d'un prisonnier noir capturé par des villageois japonais dans *Gibier d'élevage* (Folio), de Kenzaburō Ōe, et trois portraits de femmes qui frôlent la folie dans *Une rose pour Emily* (Folio), de William Faulkner. Pour les mordus du *Seigneur des anneaux*, une plongée dans la genèse de l'œuvre avec *Tolkien: sur les rivages de la Terre du Milieu* (Pocket), de Vincent Ferré. Enfin, pour toute la famille, *Les Aventures de Pinocchio* (Folio), de Collodi, qu'on peut lire à voix haute à tour de rôle le soir avant d'aller dormir...

VARGAS

Le polar réinventé



«Quel bonheur! C'est un plaisir que je vous souhaite pour le temps des fêtes.»  
Jean Fugère, Radio-Canada

«Les fans de Fred Vargas seront ravis...»  
Johanne Jarry, Le Devoir

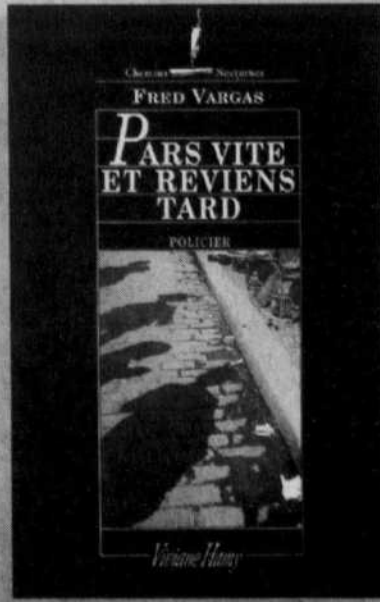
Coule la Seine  
Fred Vargas  
Illustrations de Baudoin

«Fabuleusement distrayant... une surprenante découverte.»  
René Homier-Roy, Radio-Canada

Prix des Libraires en France

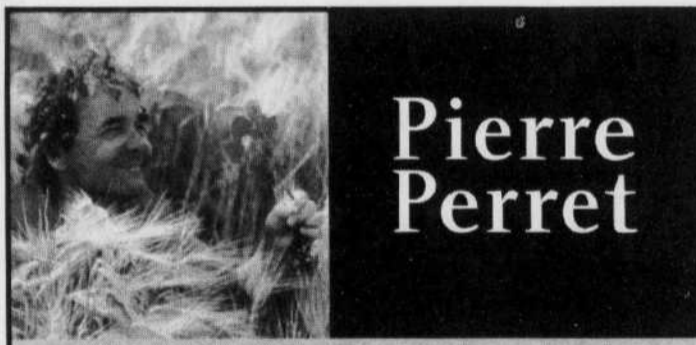
Prix des lectrices de Elle

Prix du meilleur polar francophone 2002 Salon du Polar Montigny-lès-Cormeilles



Pars vite et reviens tard  
Fred Vargas

ÉDITIONS Viviane Hamy



Pierre Perret

Le parler des métiers  
PIERRE PERRET  
DICTIONNAIRE THÉMATIQUE ALPHABÉTIQUE

Robert Laffont

«Ce dictionnaire est du nanan, un inépuisable banquet pour ceux qui ont la gourmandise des mots.»

Bernard Pivot,  
Le Journal du Dimanche

«Un cadeau à s'offrir si on aime la langue française»

Joël Le Bigot,  
Samedi et rien d'autre

Robert Laffont

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Les empreintes d'une vie

GUYLAINE MASSOUTRE

Tant d'étudiants en lettres ont un jour eu le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, de Todorov et Ducrot, entre les mains. Et puis, Todorov a donné une matière critique fondatrice des études structuralistes, sur la poésie, sur le fantastique, sur la conquête de l'Amérique, sur la diversité humaine vue à travers des siècles d'essais — cette somme, en 1989, intitulée *Nous et les autres*, un essai d'histoire, de philosophie morale et politique qui conversait si bien, entre autres pairs, avec le fuyant Rousseau.

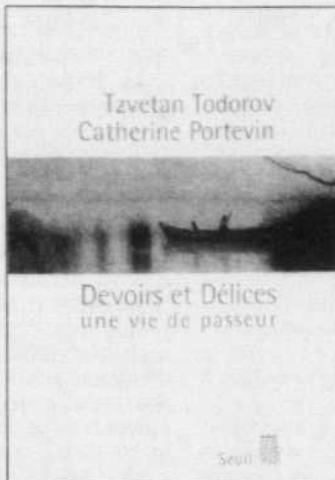
Todorov, linguiste austère, n'a cessé de s'humaniser. Que d'efforts, rendus vivants dans les entretiens de *Devoirs et délices*, pour quitter l'austérité de la théorie pure! Il lui fallut embrasser, par l'esprit, des œuvres éclectiques. Jakobson, Bakhtine, Montaigne, Montesquieu, Constant, Tocqueville, saint Augustin, morts et vivants, de Moscou à Chicago, tous semblent avoir passé sous son regard de structuraliste influent.

Mais cet intellectuel émérite, né en 1939 en Bulgarie, a gardé un pied dans la sémiologie et l'autre dans l'histoire. Parce qu'il est resté un chercheur singulier, qui se dit «centriste marginal», cet essai d'autobiographie dialoguée rend davantage publique sa figure cachée.

## Souvenirs des Balkans

Arrivé à Paris en 1963, à l'âge de 24 ans, il laissait derrière le rideau de fer une expérience du monde déjà fort complexe. Mais pose-t-on ainsi ses bagages? Todorov conteste aujourd'hui la rupture. Le totalitarisme, explique-t-il, y avait déporté les études littéraires vers la linguistique: «Plus la démarche était proche des sciences exactes, et mieux j'étais protégé. Plutôt que les études littéraires, la stylistique; et, dans la stylistique, de préférence la grammaire. Quand je parvenais à enfermer les textes dans des catégories grammaticales, je pensais avoir réussi à être plus malin qu'eux» (le pouvoir, les contrôleurs omnipotents) et à contourner la censure.

À Paris, il jouerait le rôle d'un passeur des formalistes. Traducteur, expert, il alimenterait le groupe de Tel Quel, enthousiaste preneur de textes «vieux de quarante ou quarante-cinq ans, mais qui res-



taient novateurs». On comprend que l'aventure théorique prenait un nouvel essor. Elle attendait de se valider à l'étendue d'un solide corpus d'œuvres occidentales. Ce qu'un Todorov entreprit, entouré des plus brillants esprits du temps.

Si la thèse est exacte, quel en est le bilan? Le retour sur l'histoire, expose Todorov, offre de solides prises à l'analyse des idéologies et des jeux de pouvoir qui, sous la scientificité, recouvraient la lecture. Certains contesteront sans aucun doute ce point de vue. Car, à l'aune de ces perspectives, c'est toute l'approche de la littérature, depuis 50 ans, qui se trouve remise en question. Doit-on ramener une vie entière de liberté — tout ce travail gigantesque de la pensée critique — sous l'angle politique qui, au départ, lui a donné son pli?

Si Todorov a accepté de se livrer à la journaliste de *Télérama*, Catherine Portevin, pour éclairer l'entreprise, c'est que les méandres de sa mémoire gardent avec netteté les découvertes et les replis qui s'y sont opérés, au point que le structuralisme semble y fermer sa page. En racontant le communisme bulgare, en évoquant des figures individuelles plutôt que des collectivités, il campe des agents doubles et troubles. Ce lettre à la sens de l'intrigue, et il en parle comme s'il s'agissait d'un simple scénario d'acteurs.

Sa passion de la littérature recouvre aujourd'hui une connaissance encyclopédique des sciences humaines. Mais à lire ce livre cohérent, il s'en dégage moins de certitudes que le rôle que Todorov s'est toujours fixé: décloisonner les mondes qui s'ignorent et tra-

vailler à la communauté universelle de penser.

## L'avant-garde intellectuelle engagée

Si Paris, dans ces années, paraît un bien petit village chez Todorov, c'est un destin plus tourmenté qui l'agite sous la plume bouillonnante de François Maspéro. La première partie de ce livre dérangent, *Les Abeilles et la Guêpe*, est consacrée à la mort de son père, le professeur au collège de France et sinologue Maspéro, résistant, au camp nazi de Buchenwald. Il était âgé de 61 ans en mars 1945. L'auteur commente et critique avec minutie les témoignages qui se rapportent aux faits. Même la mémoire des plus fiables, comme Jorge Semprun, en prend pour son grade. Il y a là un apport doublement exemplaire, une descente aux enfers.

Cette première partie de l'ouvrage justifie la seconde, tout aussi troublante, sous le signe des actions politiques de François Maspéro. L'éditeur, libraire, homme

d'action engagé en Algérie, en Espagne, au Kosovo, à Cuba y explique comment on devient et pourquoi on demeure, malgré la censure, un militant engagé: pour sauver sa foi en l'homme, pour ne pas tout à fait perdre l'idée d'homme qui se respecte.

Bouleversante, cette autobiographie déborde de l'énergie des combats gagnés et perdus. La matière est surabondante, touffue; la cause, inépuisable, actuelle. Le témoignage porte. Revenu à l'existence après un suicide manqué, Maspéro met à nu la morsure et l'empreinte: les cauchemars indélébiles et les traumatismes irréparables de l'enfance. À ce titre, il faut lire les pages consacrées au travail du cinéaste Chris Marker, elles sont admirables. Maspéro, éperdu, rend hommage à un artiste, celui des images terrifiantes de *Nuits et brouillards*, tournées avec Alain Resnais.

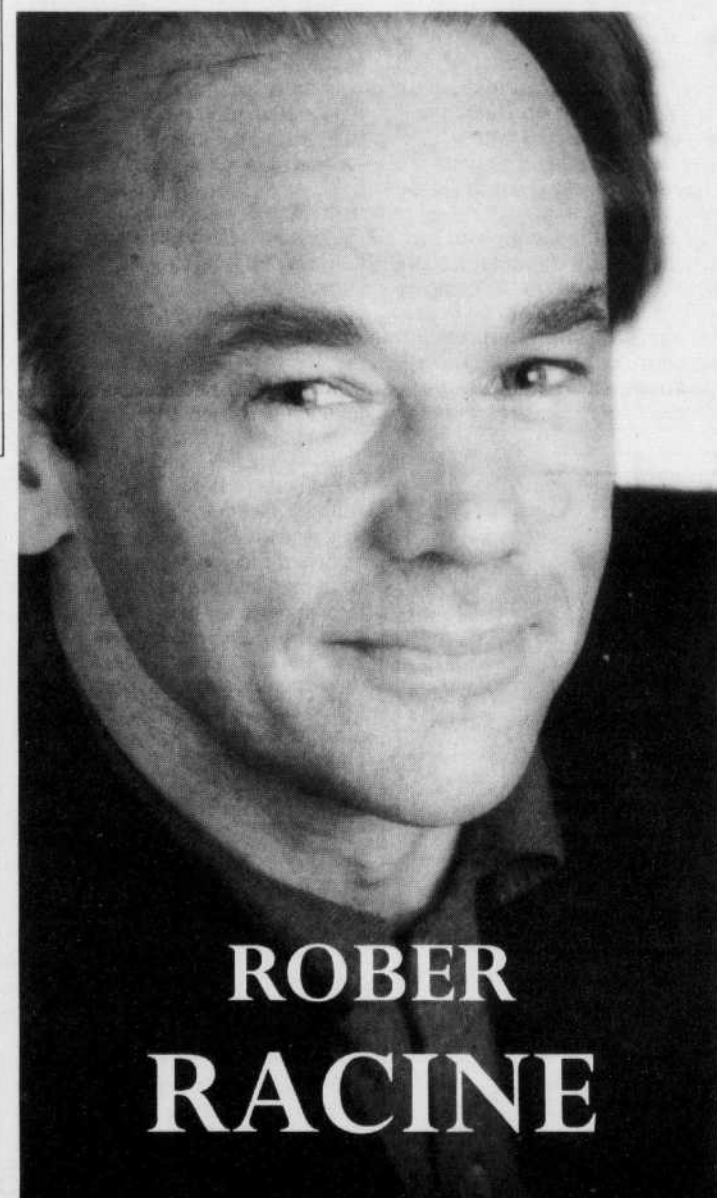
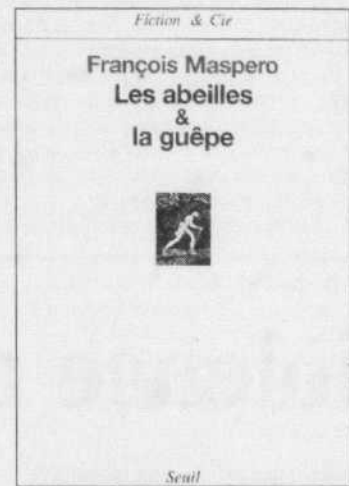
Lorsqu'on referme le livre, il reste beaucoup à penser. Comment vivre au regard de l'histoire, qu'on s'appelle Georges Perec, Robert Bober ou qu'on soit fils des Primo Levi et Robert Antelme? Le cœur et l'âme saignent sans fin.

## DEVOIRS ET DÉLICES. UNE VIE DE PASSEUR.

ENTRETIENS  
AVEC CATHERINE PORTEVIN  
Tzvetan Todorov  
Seuil  
Paris, 2002, 398 pages

## LES ABEILLES ET LA GUÊPE

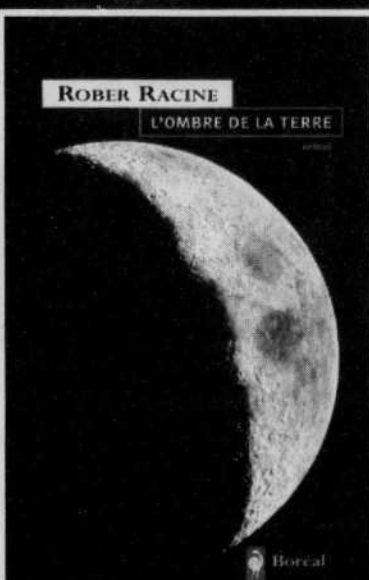
François Maspéro  
Seuil  
Paris, 2002, 285 pages



## ROBER RACINE

«L'Ombre de la Terre, récit incroyablement complexe où l'emporte in extremis la candeur de l'enfance, déroutera les amateurs de trames linéaires. Mais il réjouira ceux qui goûtent les aventures littéraires fortes, aux parfums puissants et généreux.»

Hélène de Billy  
Amazon.ca



## L'OMBRE DE LA TERRE

Roman  
276 pages • 22,95 \$



Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES - OBJETS

## Étonnante correspondance

RENÉE ROWAN

J'aime ces livres-objets qui sortent de l'ordinaire et font classe à part. L'auteur de la trilogie *Sabine et Griffon*, *Les Carnets de Sabine* et *Le Nombre d'or* récidive en proposant cette fois *Alexandrie*, où se dévoile au fil du temps une insolite correspondance entre Matthew Sedon et Isabella de Reims. C'est la facture même du livre qui séduit, la beauté des illustrations, un texte peu banal où l'auteur nous entraîne de nouveau dans son univers poétique.

D'Alexandrie, en Égypte, Matthew, archéologue, et Isabella, demeurée à Paris où elle poursuit des études, s'échangent lettres et cartes postales, toutes estampillées, dans lesquelles ils parlent de leurs sentiments amoureux, de leur vie quotidienne, elle de ses visions oniriques, lui de son travail, de ses recherches. À Alexandrie, Matthew découvre une statuette et raconte à Isabella sa lutte contre des forces mystérieuses. Guidés par Sabine et Griffon, tous deux tissent la toile de leur destin, de leurs amours.

Pour lire les lettres de ce livre, il faut les retirer de leurs enveloppes; elles sont tantôt manuscrites, tantôt dactylographiées. Se-

lon le contenu, elles sont signées Griffon ou Sabine, Isabella ou Matthew. L'archéologue met à profit sa faculté de peindre et de dessiner pour rehausser ses propos selon l'inspiration du moment. Ainsi, cette tête de chameau fort réussie, dessinée sur un carton qu'il joint à sa lettre. Quand on ouvre l'enveloppe, qui est toujours faite d'un papier différent et beau, on ignore ce qu'on va découvrir. Les cartes postales sont toutes choisies (parfois dessinées) avec soin et présentent un intérêt artistique; même les timbres retiennent l'attention. Tout dans cet ouvrage relève d'un souci esthétique, d'un souci du détail.

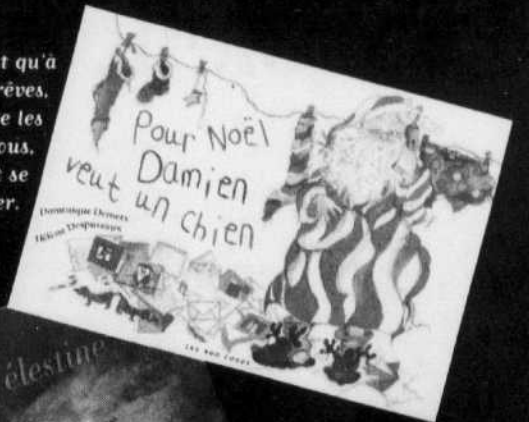
C'est un livre-objet que l'on pourrait presque décrire comme un livre d'art. La trilogie de Nick Bantock s'est vendue à plus de trois millions d'exemplaires à travers le monde, ce qui en dit déjà long sur l'intérêt suscité par ces ouvrages. Un cadeau inusité à offrir à qui s'intéresse aux belles choses.

## ALEXANDRIE

Nick Bantock  
Traduit de l'anglais par Christopher Rattray Hall  
Seuil - Chronicle Books  
Paris, 2002, non paginé

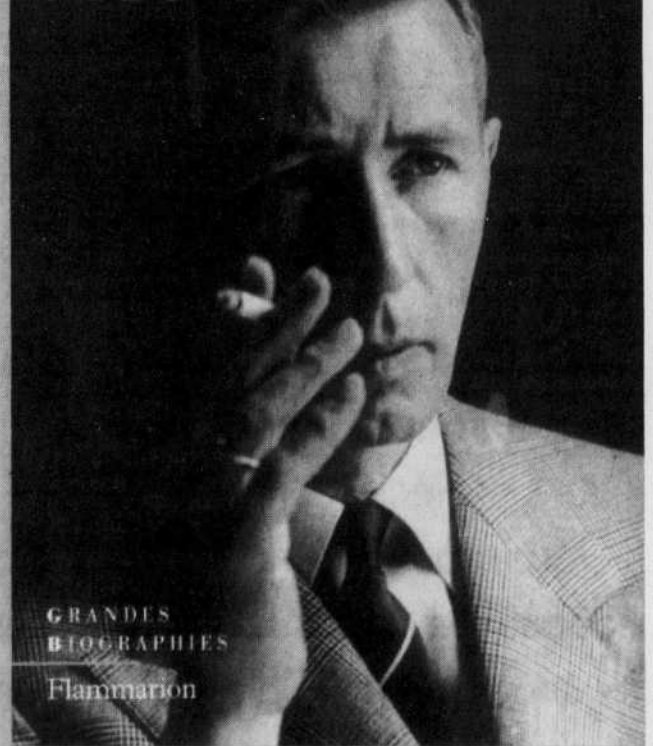
## Offrez des histoires aux enfants...

... qui savent qu'à Noël les rêves, même les plus fous, peuvent se réaliser.



... qui doutent encore de l'existence des fées.

Les 400 coups

BENOÎT PEETERS  
HERGÉ  
FILS DE TINTIN

GRANDES BIOGRAPHIES  
Flammarion

512 pages — 29,95 \$

«Si je vous disais que dans Tintin j'ai mis toute ma vie.» Hergé

Toute la vie d'Hergé, par Benoît Peeters.

Flammarion

## Dominique Leglu

DOMINIQUE LEGLU  
LA MENACE

BIOTERRORISME :  
LA GUERRE À VENIR

ROBERT LAFFONT

«Ne vous demandez pas si des actes terroristes vont avoir lieu, mais quand...»

Dominique Leglu, journaliste d'investigation spécialisée dans les questions scientifiques, nous livre la première grande enquête en langue française sur cette guerre à venir.

Robert Laffont

## ESSAIS

## Le cri d'alarme d'une musulmane

Citoyenne canadienne d'origine algérienne, Zehira Houfani-Berfas en a gros sur le cœur. Dans sa *Lettre d'une musulmane aux Nord-Américaines*, elle dénonce la politique étrangère états-unienne, qui ravage les pays du Tiers-Monde, et invite ses consœurs nord-américaines, militantes du mouvement des femmes contre la pauvreté et la violence, à la solidarité afin de contrer une propagande antiarabe qui, sous prétexte de guerre au terrorisme, ne vise en fait qu'à légitimer une entreprise de «recolonisation» du monde.

Inspirée par les réactions occidentales à la tragédie du 11 septembre 2001, la *Lettre* de Zehira Houfani-Berfas est un déchirant cri d'alarme. Ne croyez pas, dit-elle à ses destinataires, la propagande qui dépeint les peuples arabes en ennemis de l'Occident, «dites au peuple américain que vos prétendus ennemis sont en réalité des marionnettes qui gesticulent à l'ombre des mains habiles des agents de la CIA, votre propre laboratoire où se fabriquent les monstres, les régimes tyranniques, les virus et autres fléaux qui assassinent la vie sur Terre. N'est-ce pas que sans la CIA, il n'y aurait pas eu de régime taliban en Afghanistan?» Le peuple américain, ajoute-t-elle, «n'est pas haï pour ses valeurs, dont il peut être fier à juste titre, mais pour les exactions que vous et vos pairs infligez, en son nom, à d'autres peuples de la planète».

Musulmane humaniste qui plaide en faveur de la dignité des peuples et du droit des personnes qui les composent à la liberté et au développement, Zehira Houfani-Berfas dénonce autant les élites occidentales impérialistes que les élites arabes corrompues: «Enfin, c'est là, au Nord, que vos dictateurs ont leurs appuis! Ceux qui les protègent de la colère des populations, qui leur fournissent les plans pour opprimer ces populations et les armes pour les tuer, qui leur octroient les crédits qu'ils détournent et imputent à leur peuple sous forme de dettes internationales!»



Louis Cornélius

Conséquence plutôt que cause du désarroi arabe, le fanatisme religieux, écrit l'essayiste, n'est pas une fatalité. Aussi, ce n'est pas en faisant la guerre à ces peuples que nous le ferons reculer, mais en contribuant à rétablir une véritable justice internationale.

L'évolution récente de l'Algérie, son pays d'origine, lui sert d'exemple pour illustrer ses thèses. De 1962, date de «la fin du cauchemar colonial», à 1980 environ, ce pays enfin indépendant a connu «le répit des opprimés»: «En fait, les programmes socioéconomiques mis en œuvre à cette époque tenaient plus de la social-démocratie. Le Front de libération nationale (FLN), qui était au plus fort de sa légitimité historique, et l'islam, religion d'État, furent mis à contribution dans l'œuvre de développement.»

La mort du président Boumediène, en 1978, marque la fin de cette évolution plus heureuse. Dès lors se serait mise en place une nouvelle culture politique, sur fond de mondialisation: «La libéralisation était devenue le maître mot de la nouvelle culture socio-politique. Libéralisation ou ultralibéralisme, même fonction, même objectif. Mort à la politique sociale et transferts des monopoles de l'État aux mafieux du pouvoir.» C'est dans le cadre de cette désorganisation que le

fanatisme religieux a pu reprendre du poil de la bête, laissant ainsi la jeunesse algérienne «entre l'enclume islamiste et le marteau du pouvoir», écrit Houfani-Berfas en tirant la conclusion suivante: les coupables de la tragédie algérienne, comme de ses équivalents dans d'autres pays arabes, sont l'impérialisme américain, les élites arabes corrompues et, subsequmment, les fanatiques religieux. Le terreau du terrorisme n'est pas à chercher ailleurs que dans cette entreprise de «recolonisation», menée, au nom de la mondialisation, par «des décideurs politiques du Nord, les États-Unis en tête, en complicité avec les régimes corrompus du Sud.»

Jusqu'à-là, la réflexion, qui vise à sonner les cloches aux Occidentaux trop prompts à accepter la rhétorique américaine au sujet du terrorisme arabe à éradiquer par la guerre, parvient à se défendre, malgré son caractère trop général et son argumentation souvent mal appuyée. Le propos, toutefois, déraile et devient franchement douteux à l'heure d'interpréter les événements du 11 septembre 2001. Du fait que les leaders américains tirent prétexte de la tragédie pour intensifier leur interventionnisme militaro-économique à la grandeur de la planète, ce qui relève de plus en plus de l'évidence, l'essayiste en conclut que ces attentats meurtriers seraient attribuables à, vous l'aurez deviné, un complot américain. Sur la base des thèses sulfureuses et plus que douteuses de Thierry Meyssan (voir *L'Éffroyable Imposture*), elle parle du 11 septembre comme d'une «stratégie aux buts inavoués», comme «d'un mal nécessaire conçu délibérément en vue d'une diversion, d'une riposte (nécessité du prétexte oblige) pour écraser davantage, pour museler une fois pour toutes cette partie de la planète qui doit se résigner à survivre sous la domination du négoce international et, du même coup, pour faire taire toutes les voix discordantes au discours américain et à son hégémonie sur le monde.»

Le problème avec cette théorie du complot, c'est,

d'abord, qu'elle repose sur des présomptions qui, jusqu'à preuve du contraire, restent irrecevables, et qu'elle fait dérailler le débat sur une voie de garage. En effet, même en admettant la thèse officielle d'un attentat commis par des fanatiques islamistes, on reste entièrement justifié de condamner l'impérialisme américain dans le monde et de ne pas se laisser aveugler par la psychose antiterrorisme arabe. Pourquoi aurait-on besoin d'agiter l'épouvantail du complot pour susciter l'esprit critique à l'endroit de la politique étrangère américaine? Ce n'est justement pas ça, le problème. Cette politique mérite d'être critiquée pour elle-même.

Que les leaders états-unis instrumentalisent le 11 septembre 2001 pour justifier leurs gros sabots est certainement condamnable, mais cela ne permet pas pour autant de leur en octroyer la responsabilité. Coupables, ces leaders le sont, mais pas de ces événements dont la responsabilité, cela dit, reste à préciser. Il n'y a pas de contradiction à dénoncer, du même souffle, l'impérialisme américain et le terrorisme sous toutes ses formes. Il faut toutefois insister sur le fait que l'un n'est pas l'autre, même s'il est légitime de présumer qu'ils se nourrissent mutuellement.

Zehira Houfani-Berfas a raison de rappeler que la solution au terrorisme ne passe pas par la guerre aux peuples arabes. Toutefois, en prêtant foi à des élucubrations qui détournent le débat, elle nuit à la crédibilité de sa *Lettre*, par ailleurs stimulante, intense et bien envoyée.

[louiscornelie@parroinfo.net](mailto:louiscornelie@parroinfo.net)

LETTRE D'UNE MUSULMANE  
AUX NORD-AMÉRICAINES

Zehira Houfani-Berfas  
Editions Ecosociété  
Montréal, 2002, 152 pages

## SPIRITUALITÉ

## La violence de Dieu, la violence au nom de Dieu

GEORGES LEROUX

Dans un texte rempli d'une grande colère, publié dans la foulée des attentats du 11 septembre, l'écrivain José Saramago, Prix Nobel de littérature, rendait la croyance au Dieu unique responsable de toute la violence historique. Le poids de cette accusation bloque, par son énormité même, tout effort de la réfuter, l'histoire ne peut être réécrite sur l'horizon d'un «comme si» qui donnerait à un monde sans Dieu ses chances de produire la paix. Mais l'accusation est là, elle accable autant les croyants que tous ceux pour qui

l'espérance de la paix repose sur une forme de transcendance. Dans les trois grandes traditions du monothéisme abrahamique, le judaïsme, le christianisme et l'islam, cette espérance trouve son fondement dans l'affirmation d'une puissance unique et mystérieuse, origine de la création et fin de l'histoire. La confiance d'Abraham se porte vers un père protecteur, dont la force n'est jamais aussi nécessaire que dans les situations de violence engendrées par les guerres humaines. S'il doit être question de considérer le lien du monothéisme à la violence, cela ne peut donc se faire qu'au prix d'une

tension constante entre l'espérance d'une puissance porteuse de paix et le recours guerrier au Dieu des armées pour justifier la guerre. Le monothéisme, ce n'est pas d'abord l'idéologie de ceux qui s'approprient un Dieu suprême pour dominer les autres, c'est aussi et surtout la foi de ceux qui attendent de ce Dieu la fin de la domination.

La Bible et le Coran sont eux-mêmes, en tant que textes canoniques du monothéisme, porteurs de cette tension et la tâche la plus essentielle de leur interprétation exige une double lecture. D'abord, il faut relire ces textes pour en res-

saisir la parole de paix, proposée sur le fond d'un universel à venir, et cela envers et contre toute la violence des récits révélés. Ensuite, il faut les relire de nouveau pour briser leur captation dans les idéologies guerrières, qui résultent toujours d'une appropriation exclusive et quasi territoriale. Le livre de Michel Dousse, qu'on pourrait relier à la réflexion de Daniel Sibony (*Au nom de Dieu*, Éditions du Seuil, 2002), veut montrer l'urgence de ces relectures, la nécessité d'aller vers ces points névralgiques où le monothéisme produit les stéréotypes et engendre la violence qu'il a dessein d'éliminer. Le Dieu d'Abraham est-il intrinsèquement violent? Fait-il l'apologie de la violence? Les trois traditions présentent-elles, s'agissant de l'unicité de Dieu, des différences fondamentales? Un exemple montrera la difficulté de ces questions: en demandant à Abraham de quitter son pays, le Dieu de la Genèse lui impose une rupture violente avec son lieu originel, il fait de l'arrachement le signe même de la foi et il s'oblige à le prouver. Cette demande sera répétée par Jésus («Quitte ton père et ta mère...») et par Mahomet dans l'Hégire. L'expatriation, plus que la conquête, apparaît comme la figure constitutive du monothéisme, mais c'est au prix de déchirements qui induisent de nouvelles violences, parce qu'elle fonde de nouvelles identités. De même, le sacrifice d'Isaac ou la passion de Jésus mettent en scène une forme de violence théologique, qui demeure incompréhensible si elle n'est pas reliée à la promesse d'une terre de paix ou d'un paradis messianique.

## Violence et puissance

Le Dieu vivant est d'abord une puissance invincible (Coran, 12,39; Psaumes, 24,8; Apocalypse, 16,14) et c'est l'histoire de cette puissance qui permet de relire la violence au cœur du monothéisme: puis-



sance de l'acte créateur, qui introduit le conflit à l'origine même de l'histoire en séparant la créature du créateur, le fini de l'infini, le don et la source du don, l'exil nomade dans la vie et la terre de la promesse. L'exode et l'arrachement sont en quelque sorte déjà inscrits dans la création comme violence primitive. Le meurtre d'Abel institue dans la foulée la violence des frères, comme si cette violence qui oppose le sédentaire et le nomade ne faisait que répéter l'arrachement à l'ordre originel. Sinon, pourquoi Dieu aurait-il préféré les offrandes d'Abel à celles de Caïn? Dieu ne pouvait-il éviter de la provoquer, comme il provoquera toutes celles qui découleront de l'élection d'Israël? Michel Dousse passe en revue, pour en montrer l'ambiguïté, tous ces textes de la violence fratricide, véritable emblème du monothéisme comme religion du privilège donné à un frère (Isaac et Ismaël, Jacob et Esaü) et création de l'inimitié, mais au même moment religion de la transcendance du conflit. Jésus, reprenant le sacrifice pastoral d'Abel, mais aussi celui d'Isaac, se présente comme la réclamation de la fraternité. À la différence de l'E-

vangile, le Coran ne connaît ni rédemption ni valorisation de la victime, mais il condamne absolument la violence (5, 30-32).

Dans cet essai courageux et lucide qui prend le risque du texte, on trouvera donc une confrontation entre le monothéisme, comme destin de la séparation et de l'élection, et le monothéisme, comme justification du recours à la violence. La question de fond demeure cependant en suspens: le premier entraîne-t-il historiquement le second? La réponse est complexe, pour autant que le combat des nations hostiles ou persécutées est toujours déjà légitime, s'il doit protéger la foi et l'identité. Clair pour l'Ancien Testament, ce message l'est beaucoup moins dans l'Évangile, qui présente un horizon de paix universelle; mais l'histoire s'est chargée de l'y incorporer, en identifiant l'Église comme communauté élue, et l'islam en a fait le cœur de la doctrine du djihad. Les trois traditions, dans un rapport plus ou moins direct à leur texte fondateur, ont relié leur propre désir d'identité aux signes de la puissance divine et ont appelé à reconnaître dans la violence la preuve de cette puissance. L'urgence est aujourd'hui de déconstruire ces lectures identitaires et de tenter une relecture de l'exil et de l'élection par la révélation comme appels à dépasser la violence. Dans la situation actuelle, la paix messianique apparaît comme un héritage plus fondamental du monothéisme que la construction symbolique des identités qu'il a tragiquement légitimées au cours de l'histoire.

## DIEU EN GUERRE

LA VIOLENCE AU CŒUR  
DES TROIS MONOTHÉISMES

Michel Dousse  
Albin Michel  
Paris, 2002, 251 pages

Lire plus, lire mieux, lire...

**NUIT**  
BLANCHE

Le magazine québécois sur les littératures  
écrites ou traduites en français

[www.nuitblanche.com](http://www.nuitblanche.com)

Au sommaire du numéro 89,

Des articles: Sándor Márai;  
René Jacob;

Le théâtre québécois;

Entretiens de Julien Gracq;

La légende arthurienne selon

Michel Rio; «Le livre jamais lu»

par Réjane Bougé; «Écrivains méconnus

du XX<sup>e</sup> siècle»: René Boylesve par Hélène

Gaudreau; une nouvelle rubrique, «Idées à

découdre», par Daniel Jacques;

«biographies: l'État, la société, soi...»,

par Laurent Laplante.

Spécial 20<sup>e</sup> anniversaire

offrez-vous un abonnement

4 numéros pour 20\$ (prix régulier 25,30\$)

Nom: ..... Prénom: .....

Adresse: .....

Ville: ..... Code postal: .....

Tél.: ..... Courriel: .....

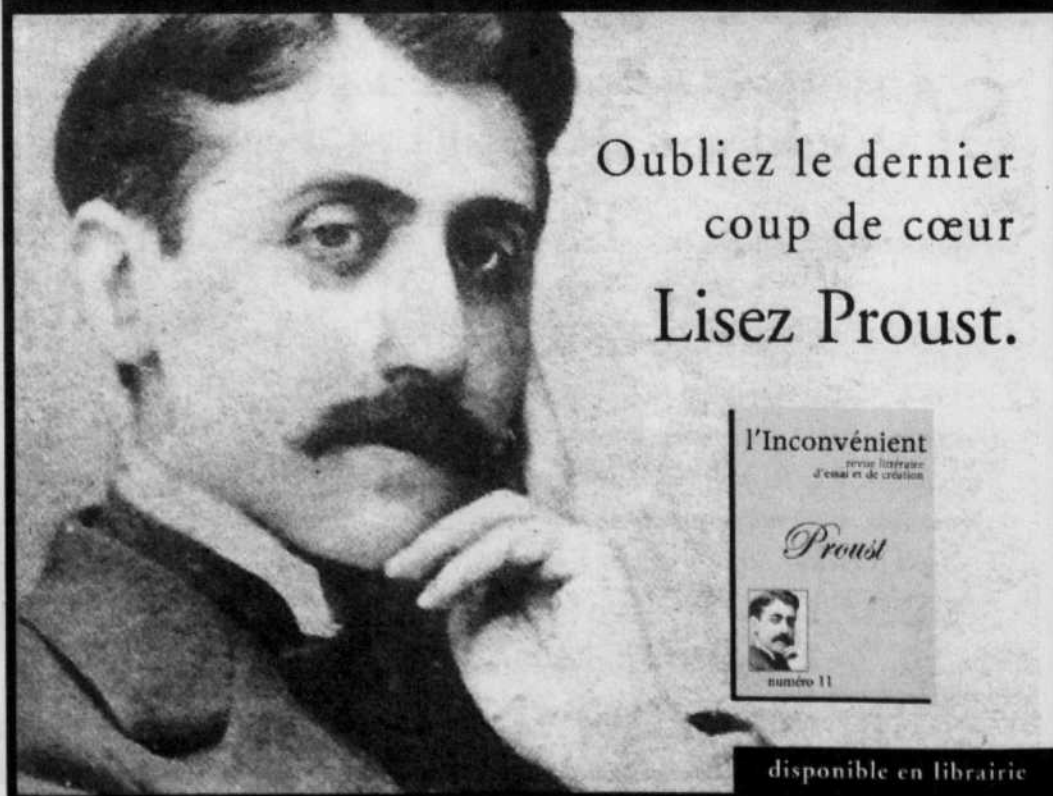
Ci-joint mon paiement, par chèque

Par carte de crédit Visa n°: .....

Date d'expiration: .....

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,  
Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355  
Courriel électronique: [nuit.blanche@multim.com](mailto:nuit.blanche@multim.com)

## L'Inconvénient



Oubliez le dernier  
coup de cœur

Lisez Proust.

L'Inconvénient  
pour lire  
d'un essai et de critique

Proust



disponible en librairie

ESSAIS

# Il est né, l'enfant tyran

Françoise Dolto et jeux vidéo parmi les géniteurs

ANTOINE ROBITAILLE

La fameuse question « Quel monde allons-nous donner à nos enfants? » a un revers: quels enfants allons-nous donc donner au monde? Didier Pleux, psychologue clinicien, prétend qu'un environnement consumériste déchaîné combiné aux idées reçues découlant de la psychanalyse infantile conspire aujourd'hui à produire des enfants, non plus seulement « rois », mais « tyrans », dont le rapport à l'autre est totalement instrumental. Dans son livre de type « pratique », mais néanmoins percutant, Pleux s'en prend notamment aux thèses de la psychanalyste Françoise Dolto. Sujet chaud à la veille de Noël, fête de la Nativité et orgie de cadeaux.

L'enfant est fragile, qu'il est toujours victime de quelque chose et qu'il faut bien faire attention à ses « stades de développement? » On vous dira que vous voulez retourner aux années 50.

Ce n'est pas du tout le cas. L'époque du « on se tait à table », où il n'y avait aucune communication, n'est pas un modèle. L'enfant était une plante qu'on emmenait chez le curé et l'instituteur et ça suffisait. Dolto avait parfaitement raison de dire: « Il faut accompagner l'enfant, le stimuler, le protéger. » Mais aujourd'hui, il faudrait apprendre à réintroduire de la contrainte, de petites frustrations, des exigences.



**En cherchant trop le sens en psychanalyse, on a souvent quitté le bon sens**

Antoine Robitaille. Qu'entendez-vous par « enfant tyran »?

Didier Pleux. Ce n'est plus tant un enfant gâté, « un roi », jouissant d'un bien-être matériel et affectif, qui devient quelque peu égocentrique. Non, l'enfant tyran, c'est celui qui non seulement est matériellement gâté, mais qui, en plus, en vient à refuser toute frustration provenant du réel. Il va tout faire pour maintenir son principe de plaisir. Il veut garder les choses coûte que coûte, et s'il le faut au détriment des autres. Pour ce faire, il utilisera tous les gens de son entourage ainsi que son environnement. Il y a tyrannie, donc, lorsque le lien entre soi et autrui est perturbé.

C'est la faute des parents? Je ne veux pas les accuser, car il y a tout un contexte « marketing », de consommation, qui leur nuit terriblement. Mais il reste que, de nos jours, ils ont du mal à se donner un rôle d'éducateur. Trop souvent, ils oscillent entre colère, gros conflits exagérés et anxiété totale, qui les mènent à l'abandon. C'est pour ça qu'ils viennent chez un spécialiste comme moi et me disent: faites quelque chose de miracle. Vous prétendez que la psychanalyse classique, notamment l'école de Françoise Dolto, a une responsabilité dans cet état d'esprit. Laquelle?

Elle a une responsabilité, oui, et je crois qu'elle est grande. Mais de le dire, en France, est un crime de lèse-majesté. Même que *Le Nouvel Observateur* m'a censuré. Il y a assurément eu de bonnes choses chez Dolto, à une certaine époque. Mais le contexte a radicalement changé depuis. Sous couvert de bon sens, elle a contribué à « rassurer » beaucoup de gens. Elle a poussé à la victimisation de l'enfant. Ce dernier a un problème? On lui demande: quelle est ta souffrance? Par ailleurs, que l'enfant soit une personne, ça va de soi. Le problème, c'est que ce n'est pas une « grande » personne qui peut décider de tout. Aussi, on continue d'annoncer la phrase de Freud: « Quoique vous fassiez, vous ferez toujours mal en éducation. » C'est ce qui a tué toute une génération de parents. Comment voulez-vous faire quelque chose d'éducatif quand on vous certifie que, de toute façon, l'inconscient dominera vos actions et que l'enfant n'ira pas forcément mieux? Comment voulez-vous adopter une attitude conflictuelle — dans le bon sens, c'est-à-dire en mettant un peu d'autorité — quand on n'arrête pas de vous dire que



Didier Pleux. **DE L'ENFANT ROI À L'ENFANT TYRAN**. Odile Jacob.

grique des petites frustrations? C'est l'expérience du déséquilibre, c'est-à-dire voir sa connaissance se heurter à la réalité et être contraint, donc, d'écouter de nouveau, d'apprendre de nouveau, de s'instruire de nouveau. En ce moment, j'observe nombre d'enfants réfuter tout avant même d'apprendre.

Les enfants se trouvent de plus en plus souvent dans des situations où ils sont totalement souverains. Pensons aux jeux vidéo, où ils décident à peu près tout. Ces mondes-là ne leur résistent jamais vraiment. Ne confortent-ils pas parfaitement l'éducation sans frustration dont vous parlez? Ce ne sont certainement pas les jeux vidéo qui vont atténuer le sentiment grandiose de soi. Quand on peut tuer n'importe qui, conquérir des pays et battre des champions de Formule 1, il n'y a aucun risque de diminuer l'omnipotence et l'hypertrophie du moi. En clinique, je remarque que les jeux favoris des « tyrans », ce sont les Playstation, les jeux vidéo et la télévision. Jamais les jeux de construction, de société, où l'on joue avec les autres. Et encore moins la lecture.

Il y a un grand débat au Québec sur la fessée. Un juge s'est permis de dire que c'était une bonne chose, parfois. Un énorme tollé a suivi. Quel est votre avis sur la question?

Dolto avait raison de dire que l'enfant est un être humain et que le langage existe. Or d'un être humain, on peut obtenir des choses sans violence. Je suis absolument contre la réhabilitation de la fessée. Une taloche, ça veut dire que les gens, les parents ont été tellement débordés qu'il ne

reste plus que la répression. C'est du George Bush éducatif! Ou encore une logique à la Sarkozy (ministre de l'Intérieur français): « On choisit la répression puisqu'on a raté la prévention. » Non, je ne défendrai jamais ça. Bien sûr, s'il y a une claquette qui part une fois de temps en temps, il ne faut pas pour autant aller au Tribunal international. Reste qu'une giflette, cela signifie que le parent n'a pas vu que l'enfant a commis des tas de petites victoires bien en amont. Bref, il ne faut pas attendre la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Noël tel qu'on le pratique aujourd'hui, où tout est axé sur les cadeaux, ne contribue-t-il pas à faire des enfants des tyrans?

Tout dépend. L'enfant qui a bien fait le lien entre aider à la maison, respecter les gens et bien travailler à l'école — ce qui correspond au contrat demandé par les parents —, qu'il soit un peu gâté à Noël, ce n'est peut-être pas si grave! On peut délirer sur un terrain favorable. Je ne suis donc pas pour le retour au cadeau unique avec une orange dans une chaussette. Mais si les parents d'un enfant qui a eu un mauvais bulletin scolaire, alors qu'il était capable de mieux faire, qui en fait baver à tout le monde à la maison, se voit offrir quand même la caverne d'Ali Baba, c'est très problématique. C'est ainsi qu'on fabrique des « Dudley », personnage détestable dans Harry Potter qui engueule ses parents parce qu'il n'a reçu que 36 cadeaux alors qu'il en voulait 37! Les tyrans ensevelis de cadeaux passent d'un objet à l'autre, ne s'investissent dans aucun d'entre eux, etc. Et ils provoquent souvent des conflits dans la journée.

Et vous, comme père, vous devez toujours être en train de vous analyser, non?

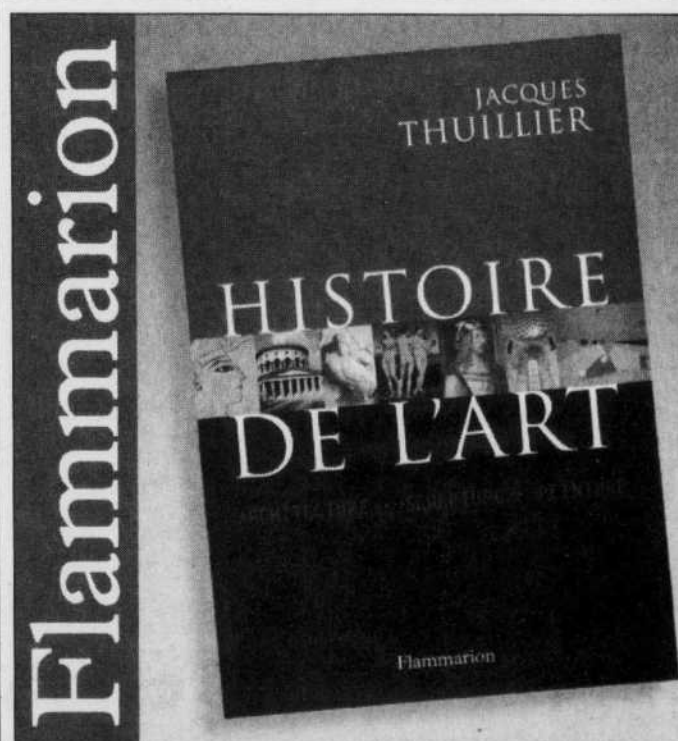
Du tout. C'est l'éducatif qui doit passer en premier dans la famille. Je ne suis pas, à l'égard de mes enfants, en train de me demander constamment: oh, me ferait-il un complexe d'Édipe carabiné? En cherchant trop le sens en psychanalyse, on a souvent quitté le bon sens.

**DE L'ENFANT ROI À L'ENFANT TYRAN**  
Didier Pleux  
Odile Jacob  
Paris, 2002, 286 pages

L'Aire des idées vous reviendra le 11 janvier. Joyeuses Fêtes!



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Françoise Dolto



**Tout l'art en un seul volume**

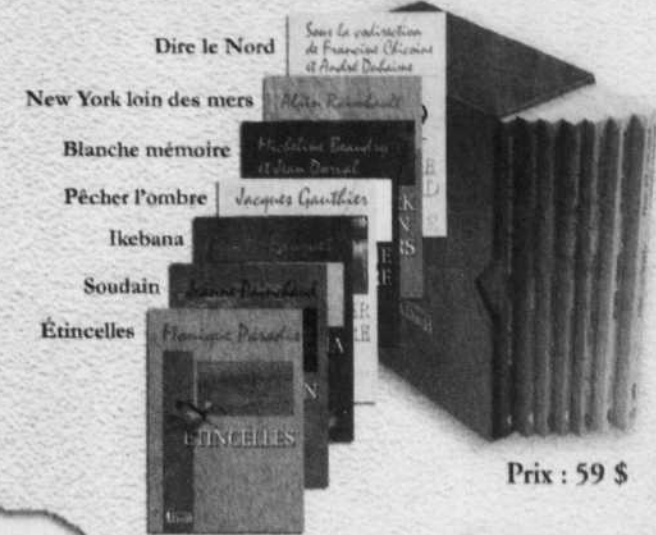
L'héritage artistique de l'humanité rassemblé en un magnifique ouvrage.

Tout ce qu'il faut savoir et comprendre dans l'histoire de l'art.

Histoire de l'art  
Jacques Thuillier  
79,95 \$ - 720 pages  
plus de 450 illustrations couleur

# Un David pour Noël!

Superbe coffret de sept recueils de haïkus



Prix : 59 \$

Littérature et impôt

L'impôt? Qu'en dit la littérature?  
263 p. 18 \$

Mots de tête

Chroniques impertinentes sur les tabous de notre langue.  
224 p. 18 \$

Debout sur la tête d'un chat

Que fait l'homme sur la tête d'un chat?  
Un livre d'art.  
120 p. 29 \$

La Petite Vieille aux poupées

Deux victimes d'inceste décident de rompre la loi du silence.  
180 p. 14 \$

Eaux d'Ève

Un long poème en prose qui interroge sévèrement l'homme.  
124 p. 14 \$

Souffle de paix

Un recueil de haïkus portant la trace des récits des survivants de Hiroshima.  
127 p. 14 \$

Fruits de la passion

Un recueil de vingt nouvelles vous invitant à cueillir les fruits de la passion.  
240 p. 15 \$

Les Éditions David

1678, rue Sansonnet  
Ottawa (Ontario)  
K1C 5Y7

Tél. : (613) 830-3336  
Télé. : (613) 830-2819

ed.david@sympatico.ca  
www3.sympatico.ca/ed.david

TRAM Design Multimédia présente

# SALUT, RIOPELLE!

Une expérience ludique et intuitive dans les mondes de l'artiste.

« Un très beau cadeau pour les amateurs de Riopelle, d'arts, de culture et d'histoire... »  
Michael Handfield, Societas Criticus - Arts

« ...l'hommage qui est rendu au peintre est à la hauteur du personnage... »  
Paul Cauchon, Le Devoir

DVD-Rom Mac / PC

MUSÉE DU QUÉBEC  
Québec



www.riopelle.ca

LISTE DES POINTS DE VENTE



## LIVRES

Centenaire de la naissance de Simenon

## Simenon en Amérique

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

L'Amérique d'après la Deuxième Guerre mondiale était celle de tous les espoirs. Et ils sont nombreux les Européens qui, quittant alors leur patrie dévastée, ont traversé l'océan pour humer ici un peu de l'air neuf du Nouveau Monde.

En 1945, l'écrivain Georges Simenon est de ceux qui tournent le dos à une Europe usée et vieillie par la guerre, en proie à l'Épuration, pour débarquer à New York, avant de passer une année complète à Sainte-Marguerite, dans les Laurentides, au Québec. A son arrivée, il ne sait pas encore que les années américaines qui suivront seront déterminantes dans sa vie. Là, au détour du voyage, à l'aube de ce qu'on a appelé «sa décennie nord-américaine», une femme, Denise, sa prochaine épouse, l'attend.

Selon Michel Carly, qui vient de signer un essai intitulé *Sur les routes américaines avec Simenon*, les années américaines de l'écrivain, qui a épousé en secondes noces une Canadienne nommée Denise Ouimet, sont cruciales dans la biographie de Simenon. L'homme à la pipe n'a-t-il pas dit lui-même que son séjour en Amérique était «l'étape la plus importante de sa vie»?

Alors qu'il s'embarque pour New York, Simenon termine un grand cycle de sa vie, dit Carly, joint au téléphone. «Il est à bout de souffle.»

«L'inspiration est un peu usée, on sent qu'il se cherche. Il n'écrit plus de grands romans, mais des petites nouvelles», poursuit-il. En Europe, où on estime qu'il a beaucoup publié durant l'Occupation, il subit «les tracas de l'Épuration». Dans la vie privée, l'homme est aussi à la fin d'un cycle. Son mariage avec Régine Renchon s'étiole. «... ma femme et moi sommes séparés, tout en vivant ensemble ici», écrit-il à Frédéric Dard. Avec Denise Ouimet, qui deviendra son épouse et qui lui donnera trois enfants, c'est la passion, une authentique passion dans ce que cela a de brûlant et d'impossible, qu'il vivra pour la première fois de sa vie, selon Carly.

Denise Ouimet est originaire d'Ottawa. Mais c'est à New York que Simenon la rencontre pour la première fois, alors qu'il vient d'arriver en Amérique. «C'est sa rencontre avec une Canadienne nom-



Maigret à New York, sur un scénario de Simenon. En Amérique, Simenon est heureux. Mais il gardera toujours l'impression de ne pas avoir parfaitement «appartenu» à la société américaine.

mée Denise Ouimet qui va faire de New York une ville simenonienne», écrit Carly. Un peu plus tard, remonté plus loin vers le nord et perdu dans le paysage blanc de Sainte-Marguerite, dans les Laurentides québécoises, Simenon écrit son premier roman qui intègre le nouvel environnement américain: *Trois chambres à Manhattan*. Pour Carly, Denise Ouimet est la Kay de *Trois chambres à Manhattan*. Femme alcoolique et «déstructurée», elle servira de modèle à plusieurs autres personnages féminins de l'univers simenonien: c'est aussi la Martine de *Lettres à mon juge*, ou la femme alcoolique de *Bettie*.

«Un grand blanc»  
Durant la période canadienne, explique Carly, Simenon est «en période de vide», et ce qu'il va rencontrer, c'est par-dessus tout «un grand blanc». Nulle part pourtant ne retrouve-t-on de paysages canadiens dans l'univers romanesque de Simenon. Tout au plus y puisera-t-il peut-être, se demande l'essayiste, le titre d'un de ses romans les plus désespérés et les plus désespérants, *La neige est sale*. Ce grand blanc, ajoute Carly, est à la

fois concret et symbolique. Pour l'écrivain qui parlait mal anglais à son arrivée à New York, le Québec, et l'univers enneigé de Sainte-Marguerite, est d'abord et avant tout une porte d'entrée francophone sur le continent qu'il convoite, notamment sur Hollywood, où il espère voir projetés ses romans sur grand écran. «L'année au Canada», dit Carly, c'est pour s'acclimater.

En Amérique, Simenon est heureux. Mais il gardera toujours l'impression de ne pas avoir parfaitement «appartenu» à la société américaine, bien qu'il soit traduit en anglais dès 1932.

«Il a voulu le faire, il y a réussi d'une certaine façon», dit Carly. Il était très heureux en Amérique. Il adorait et respectait le système de vie américain [...]. Il s'est rendu compte que les États-Unis étaient en train de créer l'avenir du monde.»

Pour retrouver le parcours de Simenon en Amérique, Michel Carly a voulu en faire l'expérience physique. Parfois seul, parfois accompagné de l'un des fils de Simenon, John, Carly a refait l'itinéraire de la route de Simenon en Amérique. Déjà riche d'une documen-

tation abondante sur le séjour de Simenon en Amérique, il a aussi accumulé sur place les entretiens, les impressions. Antitouriste, Simenon s'intéressait par-dessus tout aux gens.

«C'était cela, son obsession», dit Carly. C'était de vérifier si l'Américain est comme l'Européen. Si, quand un homme est tout nu, il est le même», sur un continent ou sur un autre. Citoyen du monde, Simenon n'a revendiqué ni la nationalité française ni la nationalité américaine. Il est resté belge toute sa vie.

En arrière-plan, Carly avait aussi accès aux confidences de John, premier fils de l'union de Simenon avec Denise Ouimet. C'est cet homme, de la même génération que Carly, qui confiera à ce dernier que l'Amérique est demeurée longtemps pour le couple l'image incarnée du paradis perdu.

**SUR LES ROUTES AMÉRICAINES AVEC SIMENON**  
Michel Carly  
Carnets Omnibus  
Paris, 2002, 373 pages

## Autour de Simenon

MARIE CLAUDE  
MIRANDETTE

La *Chambre bleue* vient de paraître. Un nouveau Simenon! Un inédit, rien de moins! Le livre sera-t-il à la hauteur du souvenir laissé par *Pièrre-Le-Letton*, du *Passager clandestin* et du *Fantôme du chapelier*, si finement incarné par Philippe Noiret dans l'adaptation cinématographique d'un jeune loup nommé Bertrand Tavernier?

Verdict: l'intrigue, construite autour d'un couple d'amants qui, depuis plusieurs mois déjà, se rencontre dans quelque endroit en province, dans la «chambre bleue» de l'Hôtel des Voyageurs, est fort bien menée. Les personnages de ce récit intemporel ont une belle densité et le ton est d'une étonnante modernité. Entre eux, peu de chose sinon l'exultation charnelle avec ce parfum d'interdit qui fait frémir. Un jour d'août, allongée sur le lit, elle lui demande, sur ce ton banal et désinvolte typiquement post-coïtal: «Si je devenais libre... tu te rendrais libre aussi?» Et lui de répondre un vague ouais... qui les mènera là où ils n'auraient pas même pu imaginer.

Toutes les qualités simenoniennes sont présentes, de la minutieuse description des lieux et des personnages, de leurs états d'âme, des odeurs et des couleurs ambiantes. L'apprêt et le trouble si chers à Simenon ont aujourd'hui trouvé des incarnations plus inquiétantes avec les Ellroy, Connely et Mankell, il est vrai. Et puis, ça n'atteint pas la hauteur du souvenir impérissable que j'ai gardé de *Trois chambres à Manhattan* ou des *Mémoires de Maigret*. Mais le plaisir est toujours au rendez-vous, alors pourquoi le boudier? Car force est de constater qu'il s'agit d'un livre joliment écrit et d'une intrigue bien menée qui donne envie de se replonger dans cet univers qui a bercé les nuits de millions de lecteurs insomniaques tout autant qu'insatiables.

Un fou de Simenon s'en donne à cœur joie dans *Simenon ou le roman gris. Neuf études sentimentales*. Jean-Baptiste Baronian, président des Amis de Georges Simenon et co-auteur de *Passion Simenon, l'homme à romans*, propose une série d'essais des plus inspirés dans lesquels il visite les couleurs de Simenon, ses lieux (Liège, Paris), sa facétie, mais aussi le couple Maigret. Le texte intitulé «Pour une poétique du mystère» met l'auteur en perspective, traitant de quelques textes et d'écrivains fondateurs du

genre, entre autres Edgar Allan Poe, Gaston LeRoux, Chesterton et Conan Doyle. Le tout copieusement annoté et suivi d'une chronobibliographie des éditions originales.

Et puisque Simenon ne serait pas celui que l'on connaît sans le cinéma, tout amateur qui se respecte feuillettera attentivement *Simenon Cinéma*, de Michel Schepens et Serge Toubiana, qui illustre, en 142 affiches de la collection Schepens, l'iconographie simenonienne non seulement au cinéma, mais aussi à travers une vaste sélection de jaquettes de livres. Toubiana, longtemps associé aux *Cahiers du cinéma*, propose un essai intitulé «Le cinéma à l'heure de Simenon», dans lequel il dresse un panorama de ce mariage étrange entre l'auteur et ses réalisateurs, au grand et au petit écran. Pas moins d'une cinquantaine de ses romans ont déjà été portés à l'écran; encore aujourd'hui, l'univers de Simenon fascine les cinéastes, tant et si bien qu'André Téchiné et Cédric Kahn travaillent respectivement aux adaptations de *Chemin sans issue* (1938) et de *Feux rouges* (1953). Un album à découvrir.

## LA CHAMBRE BLEUE

Georges Simenon  
Presses de la Cité  
Paris, 2002, 187 pages

SIMENON  
OU LE ROMAN GRIS

Neuf études sentimentales  
Jean-Baptiste Baronian  
Textuel  
Paris, 2002, 144 pages

## SIMENON CINÉMA

Serge Toubiana  
et Michel Schepens  
Textuel  
Paris, 2002, 352 pages  
(avec ill. couleurs)



## BIOGRAPHIE

## Tolkien, le philologue ordinaire

CAROLE TREMBLAY

La vie et l'œuvre d'un écrivain n'ont pas toujours beaucoup de points communs. Tolkien est un cas exemplaire. L'auteur-culte d'ouvrages vendus à des millions d'exemplaires, fracassant le box-office avec sa version cinématographique, est un obscur professeur de philologie, père exemplaire de quatre enfants, fervent catholique, qui vivait une vie tout ce qu'il y a de plus banaledans un pavillon ordinaire d'une banlieue sans histoire. Tolkien n'est pas le héros d'une succession d'aventures et de quêtes mirifiques comme en vivent ses personnages. Son existence est plutôt jalonnée de cours à préparer, de corrections d'examens, de réunions départementales et de courses chez le boucher. Son biographe s'en excuse à quelques reprises, comme si on s'attendait à apprendre que Tolkien avait le

dessus des pieds poilu et combattait des dragons chaque matin avant le petit-déjeuner.

La première moitié de l'ouvrage n'a donc rien de très palpitant. Les amateurs de ses ouvrages prendront plus de plaisir à lire les passages qui racontent la genèse de Bilbo (dont la première phrase a été jetée sur une page blanche d'examen que l'auteur corrigea) et ceux qui décrivent les diverses étapes de la longue et laborieuse rédaction du *Seigneur des anneaux*. Les curieux seront amusés de découvrir que le philologue inventait des langues, des alphabets et même les langues dont découlaient ses langues inventées, et ce, dès le collège. Les brouillons seront heureux d'apprendre que Tolkien était le roi de l'inachevé. Son bureau était couvert d'articles, de cours, de contes et de récits entamés qu'il ne terminait jamais à force de vouloir les retravailler.

D'ailleurs, il n'a jamais vraiment terminé le *Silmarillion*, qu'il considérait comme l'œuvre de sa vie. Entamée en 1917, cette mythologie complète d'un monde inventé a été publiée de façon posthume, 60 ans plus tard, dans une édition supervisée par son fils, Christopher. Les cœurs sensibles seront touchés par son humilité: «C'est écrit avec mon sang, tel que, bien ou mal, c'est tout ce que je peux», et les fans se sentiront un peu mal à l'aise à l'idée que Tolkien considérait leur enthousiasme comme un «culte déplorable».

Les mauvaises langues ne manqueront pas de remarquer que cette biographie, qui tombe pile avec l'engouement commercial, n'est pas nouvelle, qu'il s'agit seulement d'une édition revue et augmentée (on y a ajouté un index, quelques photos et une mise à jour de la bibliographie) d'un livre préalablement paru chez le même éditeur, en 1980, et qui existait en poche jusqu'à récemment.

**TOLKIEN - UNE BIOGRAPHIE**  
Humphrey Carpenter  
Traduit de l'anglais  
par Pierre Alien  
Édition revue par Vincent Ferré  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2002, 272 pages

## ROMAN

## Pilate ébranlé

LOUIS CORNELLIER

Le cadavre du crucifié a disparu? Qui donc, alors, l'a volé? On parle de résurrection? Qui complète en ce sens pour renverser le pouvoir établi en abusant des naïfs en proie au délire religieux? Ainsi réfléchissait Pilate, le Romain rationnel, à la suite de la mort de ce mystérieux Jésus dont les gestes et les paroles créaient tant d'émotion. C'est, en tout cas, ce que rapporte cet *Évangile selon Pilate* brillamment imaginé par l'écrivain français Eric-Emmanuel Schmitt.

D'une renversante puissance dans son évocation des jours entourant le mystère pascal et de la réaction des contemporains de l'événement, ce roman est une des plus fortes variations évangéliques qu'il m'ait été donné de lire.

Précédé d'un long prologue dans lequel un «condamné à mort», c'est-à-dire le Christ lui-même, se livre à une confession qui évoque son pari de type pascalien («Alors, Yehouddah, je te le dis: je fais le pari. Je fais le pari, du plus profond du cœur, que je suis celui-ci, celui que tout Israël attend. Je fais le pari que je suis bien le Fils.») et qui réhabilite Judas («Je crois que de ma vie je n'ai jamais aimé un homme autant que Yehouddah. Avec lui, et lui seul, je parlais de mon rapport à Dieu.»), cet *Évangile selon Pilate* raconte avec un génie inégalé l'ébranlement existentiel de celui qui n'arrive plus à s'en laver les mains.

On le trompe, croit-il d'abord. C'est Hérode. C'est Joseph d'Arimatee. C'est un complot: le soi-disant ressuscité est un double dont on se sert pour fomenter une révolution. Ces hypothèses rationnelles, pourtant, s'effondrent les unes à la suite des autres, laissant Pilate dans un trouble qu'il refuse de toutes ses forces. Aussi, il mène l'enquête avec un zèle de plus en plus fiévreux, tourmenté qu'il est par sa femme, Claudia Procula, discrètement mais radicalement convertie au Christ.

Meneur d'hommes intelligent, sensible et imbu de sa supériorité romaine, le Pilate d'Eric-Emmanuel Schmitt est un être complexe dont le parcours intérieur fascine. Ses lettres à son «cher Titus», qui composent son *Évangile*, sont pleines d'une rationalité qui refuse de s'en laisser imposer par le cours des événements mais qui ne parvient plus, au bout d'un certain temps, à résister au scandale de la croix.

Personnage irrésistible, le Pilate pèlerin de Schmitt est une invention romanesque non seulement crédible, mais franchement géniale. Vivre, de l'intérieur, la puissance d'ébranlement du message évangélique sur cet esprit rationnel est une expérience littéraire et existentielle dont le lecteur ne se remettra pas facilement. En fin de parcours, le doute n'est pas surmonté, mais une sorte de miracle a néanmoins eu lieu que Claudia Procula, l'épouse du préfet, exprime en paroles de sagesse: «Douter et croire sont la même chose. Pilate. Seule l'indifférence est athée.»

Respectueux des fondements théologiques essentiels qu'il a su faire servir à une variation évangélique souveraine et inspirée, Eric-Emmanuel Schmitt signe, avec *L'Évangile selon Pilate*, une magnifique et troublante version contemporaine du mystère pascal.

Le Christ intense et bouillonnant de Norman Mailer (voir *L'Évangile selon le Fils*, Éditions Pocket, 2001) bouleversait, dans le bon sens du terme. Celui d'Eric-Emmanuel Schmitt, qui vient nous hanter par l'entremise de Pilate, subjugue.

louiscornellier@parroinfo.net

## L'ÉVANGILE SELON PILATE

Eric-Emmanuel Schmitt  
Le Livre de poche  
Paris, 2002, 288 pages

Olivieri  
librairie bistro

**NOËL**  
CHEZ OLIVIERI  
CHOIX EXCEPTIONNEL  
DE LIVRES-CADEAUX

5219, Côte-des-Neiges  
Montréal, Qc H3T 1Y1  
Tél. : 514-739-3639  
Métro Côte-des-Neiges  
service@librairieolivieri.com

Un Noël 400 coups

4 430 miles  
Mars et Avril  
UNE ENFANCE EN NOIR ET BLANC  
4... L'enfant dans ce livre avec le même bonheur que nous habitait quand, enfant, on peignait dans le sésu beaquin de Franckreluche.

C'est la visite d'une Amérique peu connue, parcourue par deux québécois gentils...  
Une histoire surprenante avec de superbes photos.  
Retrouvez le monde. C'est bien meilleur le matin.

Dans ces animaux hors du temps... je retrouve notre esprit, notre époque, nos travers d'humains, tout ce que nous nous inventons pour traverser la vie.

Les 400 coups